QUARTIER L!BRE

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Vol. 18 • numéro 6
10 novembre 2010
www.quartierlibre.ca

$i j'étais riche...

Campus
Étudiants, à vos frais !

Société-Monde
Comment devenir riche

Culture
Revues culturelles sans le sou

Encore plus d'articles en ligne !

Découvrez quartierlibre.ca

BARMAN - BARMAID
SERVEUR - SERVEUSE

Cours et référence d'emploi
RABAIS étudiant - sans emploi
514-849-2828
Inscrivez-vous en ligne :
www.bartend.ca

Recherchons

Donneurs de sperme pour aider les personnes infertiles

- Hommes entre 18 et 40 ans
- En bonne santé
- De toutes nationalités
- Confidentialité assurée

Pour information, appeler au (514) 345-9877, poste 2237

PROCREA
Centre de Cryoconservation

Université d'Ottawa | Études supérieures

Explorez avec les meilleurs chercheurs au pays

Votre expérience part d'ici.

Pour en savoir plus sur les études supérieures, visitez le **www.decouvrezuOttawa.ca**

» uOttawa

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Leslie Doumerc
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS :
Charles Lecavalier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ/MONDE
Patrick Bellerose
societemonde@quartierlibre.ca

CULTURE
Christine Berger
culture@quartierlibre.ca

ILLUSTRATION DE LA UNE
Jean Michel Garachon

ILLUSTRATEURS
Alexandre Paul Samak

JOURNALISTES
Charlotte Biron
Marie-Ève Corbeil
Mehdi Dallali
Éric Deguire
Jean-Simon Fabien
Justin D. Freeman
Audrey Gagnon-Blackburn
Aude Garachon
Audrey Gauthier
Grégory Haelterman
Tiffany Hamelin
Sara Jason
Victor Klein
Mathieu Gohier
Ariane Lelarge Emiroglou
Samuel Mercier
Andréanne Milette
Edith Paré-Roy
Clémentine Roussel
Olivier Simard-Hanley

CORRECTEURS
Laurence Boissonneault
Nicolas Coutlée
Arthur Lacomme

INFOGRAPHIE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416
Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
24 novembre 2010

PROCHAINE TOMBÉE
16 novembre 2010

ÉDITO

Bling Bling

51 dollars de l'heure.

C'est ce que je gagnais quand j'enseignais le badminton à des jeunes du lycée français d'Oslo. Sans ancienneté et sans diplôme en la matière ; pas mal pour un petit boulot étudiant ! Autant dire qu'après un an en terres scandinaves, mon compte en banque était aussi solide que du *geitost*, le fromage national norvégien.

Cette année encore, la Norvège conserve sa place de numéro un dans le classement annuel du développement humain publié au début du mois par les Nations unies (le Canada dégringole de la 4e à la 8e position). Elle est aussi au top du palmarès des pays les plus prospères au monde, selon l'étude récente du Legatum Institute. Pourtant, pas de traces outrageuses de richesse dans ce pays. Pas de délires architecturaux grotesques comme à Dubaï, pas de magasins *Vuitton* et *Chanel* à tous les coins de rue comme à Singapour, pas de *bling bling* romantique comme à Paris. La Karl Johans Gate, « les Champs-Élysées d'Oslo », ressemble à la rue Prince-Arthur à Montréal, en plus longue. Pas de quoi casser trois pattes à un canard, voyez-vous.

Ce petit royaume, devenu un eldorado grâce au pétrole et au gaz, a su rester humble face à cette richesse soudaine. Le pays croule sous les pétrodollars ? Seuls 4 % sont injectés dans le budget de l'État, le reste est sagement gardé dans un fond gouvernemental pour prévenir l'après-pétrole. Un de mes professeurs de sciences politiques de l'Université d'Oslo me disait avec philosophie : *« Nous n'oublions pas que nous avons été pauvres. Ces revenus ne nous appartiennent pas, nous en sommes les gardiens pour les générations futures. »*

Les Norvégiens ne sont pas *show-off*. Le luxe, pour eux, c'est de passer la fin de semaine dans un chalet en bois et faire du ski de fond dans un paysage bucolique. Une vie simple et proche de la nature. Une vie égalitaire aussi, où il n'y a pas grand écart entre les salaires, et où personne n'est très riche ou très pauvre. Gare aux privilèges ! Le mois passé, un débat sur les cadeaux donnés aux membres du parlement a fait baisser la limite de 200 couronnes norvégiennes (soit une bonne bouteille) à zéro. Plus rien, nada. L'an dernier, la juge franco-norvégienne Eva Joly (pressentie candidate du parti Vert à la prochaine élection présidentielle française) a pris le taxi depuis l'aéroport d'Oslo pour se rendre au centre-ville. Ni une, ni deux, les quotidiens locaux lui ont reproché de ne pas avoir utilisé les transports en commun.

Mais voilà, depuis quelques années, la droite populiste, qui veut piocher dans la manne pétrolière pour réduire les impôts et augmenter les infrastructures du pays, séduit de plus en plus d'électeurs. Ce trop plein de billets verts est-il en train de fissurer la sacro-sainte cohésion sociale et de transformer d'humbles Norvégiens en vénaux profiteurs ?

« Problèmes de riches », vous dites-vous, mi-figue mi-raisin. Vous pensez que votre problème, c'est justement de ne pas être riche. Et vous le serez peut-être encore moins à l'issue de cette *« drôle de guerre »* sur les droits de scolarité, où chaque camp prend ses positions sans que rien de concret ne se passe (p. 5). *Quartier Libre* n'aime pas les frustrations estudiantines, aussi notre journaliste Ariane Lelarge Emiroglou vous livre les astuces pour vivre comme un riche à Montréal avec un budget serré (p. 13) ou pour voyager en Europe sans le sou (p. 17). Clémentine Roussel a quant à elle trouvé des réponses à la question à 100 000 $: comment devenir riche ? Faire les bonnes études, lancer sa propre entreprise, devenir sportif de haut niveau, millionnaire ou paparazzi, choisissez votre option (p. 15) !

Et quand vous n'aurez plus rien à envier à Crésus, pourquoi ne pas faire un généreux don aux revues culturelles québécoises ? Notre enquête (p. 18 et 19) révèle qu'elles en auraient sacrément besoin ! À bas la créativité culturelle, pour survivre et toucher des subventions de la part de l'État, mieux vaut s'appeler *Echos Vedettes* ou *7 jours,* et surtout, être rentable. *« C'est le marché qui détermine dorénavant quelles revues doivent survivre »,* dira, un brin désabusé, André Racette de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois. Jeunes entrepreneurs, si vous voulez partir un fanzine et recevoir des aides gouvernementales, ne vous demandez pas ce que vous pouvez apporter à vos lecteurs, mais ce que vos lecteurs vous rapporteront.

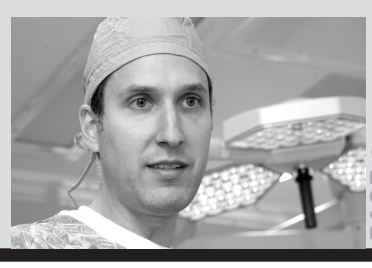
« Money money money, must be funny, in the rich man's world », chantait le groupe scandinave Abba…

À PROPOS DE LA UNE

La peinture de Jean Michel Garachon est influencée par quinze années de travail dans la restauration de vitrail en France. Ses toiles sont la synthèse de dessins numérisés et retravaillés sur ordinateur, puis exécutés en acrylique ou en huile. Ses personnages graphiques et ironiques ont une distance avec la réalité et permettent plus de tendresse que le réalisme.
Que pense l'artiste de la richesse ?
« Demandez aux gagnants du loto ce qu'ils feront avec leurs gains. Très peu en ont une idée ! La richesse prend les gens au dépourvu et ne ressemble plus qu'à un étalage. Certains méprisent ceux qui en sont dépourvus, et ça, c'est obscène. »

SOMMAIRE

CAMPUS • Plagiat outre-atlantique p. 4 • Honte à nous p. 4 • Le bon Dr Liberman p. 4 • Front commun à bâbord : les étudiants se mobilisent • L'accordeur de piano de l'UdeM p. 6 • Carabins football : des étoiles partout p. 8 • L'UdeM sur iTunes, parfait pour se remettre d'une gueule de bois p. 9 • Le hockey de Canadien, c'est sérieux p. 9 • **SOCIÉTÉ-MONDE** • Une journée de luxe à Montréal p. 13 • Jeunes filles parfaites à Villa Maria p. 14 • Comment devenir riche p. 15 • La vérité sur la brosse à dents p. 16 • Se laisser séduire par un déchétarien p. 16 • La crise économique a-t-elle servi l'élite américaine ? P. 16 • Cinq mois en Europe… sans le sou p. 17 • **CULTURE** • Mon patrimoine, mes potins p. 18 • Le Somnambule, le porte-feuille à l'air p. 19 • Vos revues culturelles p. 18 et 19 • Musique au hasard p. 20 • Le cash du geek p. 20 • Swingue ta vie p. 21 • L'orphelinat devenu théâtre p. 21 • Un premier amour p. 22 • Sudoku p. 22 • Votre recette anti-morosité p. 22 • Chronique hip-hop coup de poing p. 23 • Belle femme p. 23


PAGE 4

PAGE 14

PAGE 22

CAMPUS

Le plagiat fait des vagues

Des révélations troublantes de plagiats de thèses de doctorat causent beaucoup de remous à l'Université Paris 8. Jean-Noël Darde, professeur, chercheur et blogueur au département Hypermédia de l'université parisienne met en cause l'intégrité d'au moins trois thèses doctorales soumises par des étudiants-chercheurs de son institution.

L'universitaire expose la position ambiguë de la direction des écoles doctorales alors que celle-ci minerait la crédibilité de l'université en reconnaissant avoir validé des thèses plagiées. M. Darde expose également le conflit d'intérêts dans lequel se trouve la Commission de déontologie : celle-ci est majoritairement composée de professeurs qui supervisent les thèses de leurs étudiants.

L'anonymat, le nerf de la guerre

Alors que les étudiants accusés de plagiat et les directeurs de thèse qui les ont supervisés dénoncent vigoureusement les allégations dont ils sont l'objet, en plus d'y aller de poursuites en diffamation, ils réclament l'anonymat.

Selon les hautes instances administratives de Paris 8, les cas de plagiat de thèse ne devraient pas être rendus publics pour des raisons d'efficacité et de discrétion. Cette position est fortement contestée par le professeur Darde. Il affirme que les thèses de doctorat sont des documents publics dont les auteurs doivent être connus. Dans son blogue dédié au plagiat universitaire, M. Darde explique que *« les doctorants auteurs d'une thèse* […] *s'exposent à voir leurs travaux commentés, approuvés ou critiqués, et en tout état de cause à voir leurs textes et leurs noms cités »*.

Jusqu'à l'UdeM

Selon un document mis en ligne à la disposition des professeurs et chargés de cours, la fraude serait fréquente dans les travaux des étudiants et atteindrait 53 % au premier cycle et 35 % aux cycles supérieurs.

« Des données qui doivent cependant être prises avec du recul », explique Paul-Armand Bernatchez, conseiller pédagogique au Centre d'études et de formation en enseignement supérieur (CEFES) et coauteur du document *Stratégies pédagogiques de prévention du plagiat* dans lequel sont publiés ces résultats. *« Ces chiffres proviennent de la première étude canadienne sur le sujet et constituent plus un indicateur sur le plagiat qu'un chiffre absolu »*, dit M. Bernatchez.

Le conseiller pédagogique soutient que ces chiffres sont les résultats d'autodéclarations d'étudiants et ne constituent en rien des données précises sur le plagiat à l'Université de Montréal.

MATHIEU GOHIER

DÉTRESSE HUMAINE

Que feriez-vous ?

Au printemps dernier, des passants ont ignoré un itinérant poignardé qui demandait de l'aide dans la rue une heure durant. L'homme avait été blessé en essayant de défendre une femme attaquée à coups de couteau. L'incident s'est produit à New York et fait écho à une panoplie de faits divers dans lesquels les témoins agissent en sourds et muets.

Le plus connu de ces cas date de 1964. En pleine nuit, Kitty Genovese a été poignardée, a crié à l'aide, un témoin a dit à l'agresseur de partir, il a semblé fuir, mais est revenu, a violé et finalement tué la jeune femme. Si vous avez entendu l'histoire, ce n'est ni du viol ni du meurtre dont on vous a vraiment parlé, c'est du nombre de personnes qui ont entendu les cris de Kitty Genovese. Aucun de ces témoins n'a réagi, malgré les hurlements.

À Montréal, le premier novembre dernier, vers 11 h 30, sur la rue Darlington, il y avait un vieil homme couché de travers sur le bord du trottoir, son sac d'épicerie ouvert, sa canne, ses clés et ses cartes plus loin. Au nord, à deux coins de rue, HEC Montréal, à quatre coins de rue, les pavillons Jean-Brillant et Lionel-Groulx. Au sud, la Faculté de l'aménagement et l'hôpital. L'homme à l'horizontale a le visage dans le sang, les yeux ouverts, l'œil hagard, il tremble beaucoup. Son manteau imite la couleur des sacs de poubelles verts tout près et le ciel celle du gris vomi. Sur le trottoir près de lui, une dame avec des talons bruns pointus porte des lunettes fumées et marche, pressée. D'un bon pas, un étudiant, iPod vissé sur les oreilles, lunettes sans verres et notes de cours sous les yeux, la suit. Combien d'autres humains sont passés avant eux, ignorant naturellement et spontanément le sac d'épicerie renversé, la canne, le corps et le sang ? Qui sait.

Un agent de la STM a finalement aidé le vieil homme. Il a pris du temps pour se pencher par terre et écouter le vieillard lui expliquer qu'il avait le nez cassé et peut-être d'autres blessures au visage. Il a taché ses mains de sang, au contraire de tous les autres passants.

CHARLOTTE BIRON

TÊTE CHERCHEUSE

L'exil à l'envers

Moishe Liberman, chirurgien extraordinaire, montréalais d'origine, est revenu au pays il y a environ un an. Le détenteur d'un doctorat en recherche chirurgicale à l'Université McGill s'est spécialisé en chirurgie trachéobronchitale à Harvard et a fait un stage dans la célèbre clinique Mayo. *A contrario* du cliché de l'exode des cerveaux, le directeur du Centre d'évaluation trachéobronchique et œsophagienne du CHUM (CETOC) est revenu au bercail pour y faire progresser sa pratique.

PHOTO : COURTOISIE MOISHE LIBERMAN

***Quartier Libre* : Quand et pourquoi avez-vous décidé de revenir à Montréal alors que vous sortiez de l'une des plus prestigieuses universités du monde ?**

Dr Moishe Liberman : En 2009, après mes stages, l'UdeM m'a offert la Chaire de recherche Marcel et Rolande Gosselin ; plus précisément, cela signifie que l'on m'octroyait la charge à titre de professeur titulaire du programme d'enseignement et de la recherche en chirurgie thoracique oncologique. Enseigner ma matière est un grand honneur et une chance unique. Je savais qu'au CHUM je serais entouré d'un groupe d'excellents médecins. Je connaissais la collégialité qui régnait au sein de cette équipe. Comme on m'a offert des subventions importantes, j'ai pu munir mon équipe d'un nouvel équipement de haut calibre, dont certains appareils ne sont même pas disponibles à Harvard !

***Q.L.* : Comment se sont déroulées vos études à Harvard ?**

M.L. : Se retrouver devant des enseignants qui permettent d'exercer une pratique de haut niveau tout en ayant la chance d'étudier des cas parmi les plus difficiles à résoudre, c'est phénoménal ! Je savais que ce programme d'études était compétitif et dès mon arrivée, j'y ai consacré beaucoup d'énergie et de temps afin de réussir. J'ai aussi effectué des stages à la clinique Mayo au Beth Israel Deaconess Hospital de Boston. J'y ai mis en pratique des techniques cliniques minimalement invasives au niveau de la trachée et de l'œsophage : des chirurgies sans incision.

***Q.L.* : À quoi ressemble une journée dans la vie du Dr Moishe Liberman ?**

M.L. : Très occupée, ça, je dois l'avouer ! Le CETOC a ouvert ses portes en avril 2009 et a réalisé dans sa première année plus de 300 procédures non invasives pour traiter des organes tels la trachée, les bronches, les poumons et l'œsophage. Je pratique beaucoup de chirurgies pour extraire des tumeurs bénignes ou malignes, par exemple. J'explore, sous échographie, des lésions du tube digestif et des organes avoisinants tels que l'estomac et les poumons. Ces techniques permettent la détection de kystes, de tumeurs ; on peut même faire des prélèvements de fragments de tissus.

Je dirige également le programme d'enseignement de recherche de techniques de chirurgie non invasives de l'œsophage et de la trachée. Je dois donc être constamment à l'affût des dernières techniques et méthodes utilisées par mes collègues à travers le monde. Je donne aussi des conférences et je participe à des congrès dans mon domaine d'exercice.

***Q.L.* : D'où et depuis quand cultivez-vous cet intérêt pour la médecine ?**

M.L. : C'est beaucoup plus qu'un intérêt. Dès le début de mes études, j'ai compris que pour pratiquer la médecine, je devais l'appréhender comme un *lifestyle*. Plus jeune, je savais que j'aimais tout ce qui me permettait de relever des défis, qui avait une connotation technique et qui faisait appel à l'usage des mains, mais je ne savais pas que je serais médecin.

Propos recueillis par SARA JASON

• Droits de scolarité : on se mobilise •

Front commun à bâbord

En réponse à un discours de droite de plus en plus présent sur la place publique, un ensemble de syndicats professionnels et de fédérations étudiantes fondent l'Alliance sociale. Au même moment, Line Beauchamp, ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, annonce la tenue d'une deuxième rencontre des partenaires en éducation qui aura lieu à Québec le 6 décembre sur le thème de l'avenir des universités. L'enjeu de cette bataille entre la gauche et la droite : le financement des universités québécoises.

L'Alliance sociale, un collectif formé entre autres de la CSN, la FTQ, la CSQ, la FEUQ et la FECQ, s'inquiète de la montée de la droite au Québec, citant en exemple la formation du Réseau Liberté-Québec et l'hypothétique mouvement politique dirigé par François Legault.

Elle dit s'alarmer *« d'assister, depuis plusieurs années au Québec, à l'expression d'une pensée dominante qui a pour fétiche le désengagement de l'État, la privatisation des services publics, le laisser-faire économique et l'idéologie du marché-roi, et qui a pris de l'ampleur à la faveur de la dernière crise financière et économique »*.

Le collectif de gauche se positionne contre la privatisation et la tarification des services publics, sur la base du principe d'utilisateur-payeur. Dans la première déclaration commune de l'Alliance, *Un autre Québec est possible !*, on y affirme que cette orientation est lourde de conséquences, *« puisqu'elle engendrerait davantage de privations pour les gens moins fortunés, affectant ainsi leurs droits sociaux et économiques fondamentaux »*.

Universités : champs de bataille

Le 7 novembre dernier, plusieurs membres du collectif étaient présents au parc Lafontaine lors du Rendez-vous de l'éducation. Le but de cette activité était de lancer un message clair à la ministre de l'Éducation : *« Il faut cesser la hausse des droits de scolarité. »*

Selon Louis-Philippe Savoie, président de la FEUQ, *« les problèmes auxquels font face les universités et les étudiants sont éminemment complexes. La hausse des droits de scolarité ne fera qu'aggraver la situation financière précaire des étudiants et de leur famille. »* Une position qui n'est pas très étonnante. *« Ce sont nos membres qui décident de notre position, et le gel des droits de scolarité est encore très populaire dans notre base »*, soutient le président de la FEUQ.

Il est soutenu par les trois principaux syndicats du Québec. Leur cheval de bataille : l'accessibilité aux études postsecondaires, qui doit être préservée à tout prix. Michel Arsenault, le président de la FTQ, soutient la FEUQ en attaquant le gouvernement Charest : *« À la proposition du budget Bachand de continuer la hausse des droits de scolarité après 2012, nous répondons, non. C'est un autre exemple des mesures contenues dans ce budget qui constituent une attaque contre la classe moyenne et la justice sociale dans notre société. »*

Michel Arsenault se dit aussi préoccupé par le fait que de moins en moins de familles de la classe moyenne accèdent au programme d'Aide financière aux études (AFE).

Dans une entrevue accordée au *Quartier Libre* le 31 mars 2010, l'ancien secrétaire général de la FAÉCUM Nicolas Descroix affirmait que « [les associations étudiantes] *vont dire* [au gouvernement] *qu'elles souhaitent le gel. Le gouvernement va répondre que c'est impossible. Et là, les négociations vont commencer pour avoir le "moins pire" des scénarios au niveau de l'accessibilité. »*

Lorsqu'on questionne Louis-Philippe Savoie à propos de la possibilité pour le mouvement étudiant de négocier une bonification de l'AFE tout en abandonnant la position du gel, il reste de glace : *« Nous n'avons aucune volonté de reculer. »* Il ajoute que la FEUQ sera présente à la rencontre des partenaires en éducation organisée par la ministre Line Beauchamp, mais que ce n'était pas un lieu de négociation. *« Nous allons simplement profiter de la tribune pour faire part de nos revendications »*, poursuit le président de la FEUQ.

De son côté, l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ), militant pour la gratuité scolaire, ne participera pas à cette rencontre. Selon Gabriel Nadeau-Dubois, porte-parole de l'ASSÉ, *« cette consultation bidon ne servira qu'à légitimer une hausse des droits décidée à l'avance »*.

M. Nadeau-Dubois affirme qu'une source fiable du ministère de l'Éducation a informé l'ASSÉ des trois scénarios que proposera le gouvernement lors de cette rencontre : *« Augmenter de 500 $ par année jusqu'à ce que les droits atteignent 80 % de la moyenne canadienne, atteindre la moyenne canadienne des droits de scolarité (5 350 $) sur une période de quatre ans ou moduler les droits selon le programme d'étude. »* Le ministère n'a pas souhaité commenter cette information.

Campagne difficile

Malgré l'appui des syndicats professionnels, M. Savoie reconnait que cette campagne politique est et restera difficile : *« Les cibles sont mouvantes : on ne sait pas encore exactement ce que le gouvernement propose. En plus, l'horizon est lointain, on parle de 2012. »*

Pour l'instant, la FEUQ s'est contentée d'actions symboliques comme nourrir de *grilled cheese* une marionnette géante de Jean Charest pour symboliser les 7 $ par jour accordés aux étudiants par l'État en prêts et bourses pour s'alimenter. *« Nous faisons aussi circuler une pétition qui doit maintenant atteindre 15 000 noms »*, annonce fièrement Louis-Philippe Savoie.

Il annonce aussi que la Fédération sortira à la mi-novembre une étude sur le niveau de vie des étudiants universitaires de premier cycle : *« Ce portrait statistique nous servira à déboulonner les mythes qu'on accole aux étudiants, qui seraient riches, gâtés ou surconsommateurs selon certains commentateurs. »*

Le combat de l'Alliance est loin d'être gagné. Alors que l'automne grisâtre s'achève, les associations étudiantes et les syndicats fourbissent leurs armes. Un grondement sourd se fait entendre, une bataille se prépare. Mais pour l'instant, c'est plutôt une *drôle de guerre*.[1]

CHARLES LECAVALIER
avec la collaboration de
STÉPHANIE DUFRESNE

1. La drôle de guerre désigne la période d'inaction au début de la Seconde Guerre mondiale, entre la déclaration de guerre par la France et le Royaume-Uni à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939 et l'invasion par cette dernière de la France, de la Belgique, du Luxembourg et des Pays-Bas le 10 mai 1940.

LES MEMBRES DE L'ALLIANCE SOCIALE

FTQ : Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec
CSN : Confédération des syndicats nationaux
CSQ : Centrale des syndicats du Québec
CSD : Centrale des syndicats démocratiques
SFPQ : Syndicat de la fonction publique du Québec
APTS : Alliance du personnel professionnel et technique de la santé et des services sociaux
SPGQ : Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec
FEUQ : Fédération étudiante universitaire du Québec
FECQ : Fédération étudiante collégiale du Québec

SAE
Un PLUS pour mes études
Services aux étudiants
BEI – Maison internationale

SEMAINE DE L'ÉDUCATION INTERNATIONALE

Savoirs sans frontières
Du 15 au 19 novembre 2010

ÉTUDES À L'INTERNATIONAL
Conférence, foire sur les programmes d'échanges d'étudiants, remise des prix des concours de photo et plus encore !

Programmation détaillée :
www.bei.umontreal.ca/maisoninternationale

Université de Montréal

Du Maroc à l'UdeM

L'UdeM courtise les étudiants marocains, et ceux-ci la trouvent à leur goût ! Selon *Le Matin*, un quotidien marocain publié en français, un diplôme de l'UdeM *« est une véritable valeur ajoutée sur le marché du travail marocain, car il ouvre les portes de différents ministères et compagnies »*.

Le journal vante aussi l'approche de l'UdeM, *« qui permet aux étudiants de prendre contact facilement avec les professeurs »*.

Lorraine Gauthier, conseillère en recrutement des étudiants à l'UdeM y affirme que *« nous avons une langue commune et dans un contexte nord-américain anglophone, nous souhaitons demeurer une université francophone forte, nous voulons donc créer des alliances avec des milieux francophones et ces mariages se forgent avec la venue d'étudiants marocains »*.

La pluie d'éloges ne tarit pas : *« Tous les étudiants reconnaissent à Montréal la variété de ses activités culturelles, son bilinguisme, son multiculturalisme, le charme européen de son architecture ; tout en étant marquée par les enjeux nord-américains en innovation et en développement. »*

Lorsqu'on dit que le gazon est toujours plus vert chez le voisin !

Le journal met toutefois en garde les étudiants : L'UdeM refuserait près de 50 % des candidatures dans certaines disciplines.

Les étudiants marocains représentent 4,5 % des étudiants étrangers au Québec et arrivent en deuxième place après les Français.

(Source : *Le Matin*)

CHARLES LECAVALIER

Venez bâtir votre avenir à l'Université Laval

- Votre programme parmi les 217 offerts aux cycles supérieurs
- Une qualité d'encadrement pour assurer l'atteinte de vos objectifs
- Des horaires souples pour s'adapter à votre mode de vie
- Des bourses et salaires d'études à plus de 10 000 étudiants chaque année aux trois cycles
- Un campus vert et un milieu de vie exceptionnel

ulaval.ca/cyclessup 1 877 893-7444

UNIVERSITÉ LAVAL

Haro sur les pianos

L'envoyé spécial du *Quartier Libre* gravit la côte vertigineuse qui mène à la mystérieuse Faculté de musique. Il est là pour s'entretenir avec Denis Brassard, le grand manitou de l'atelier de pianos de l'UdeM, qui est une véritable clinique d'instruments meurtris. Il se consacre à l'entretien du cheptel de pianos de la Faculté de musique.

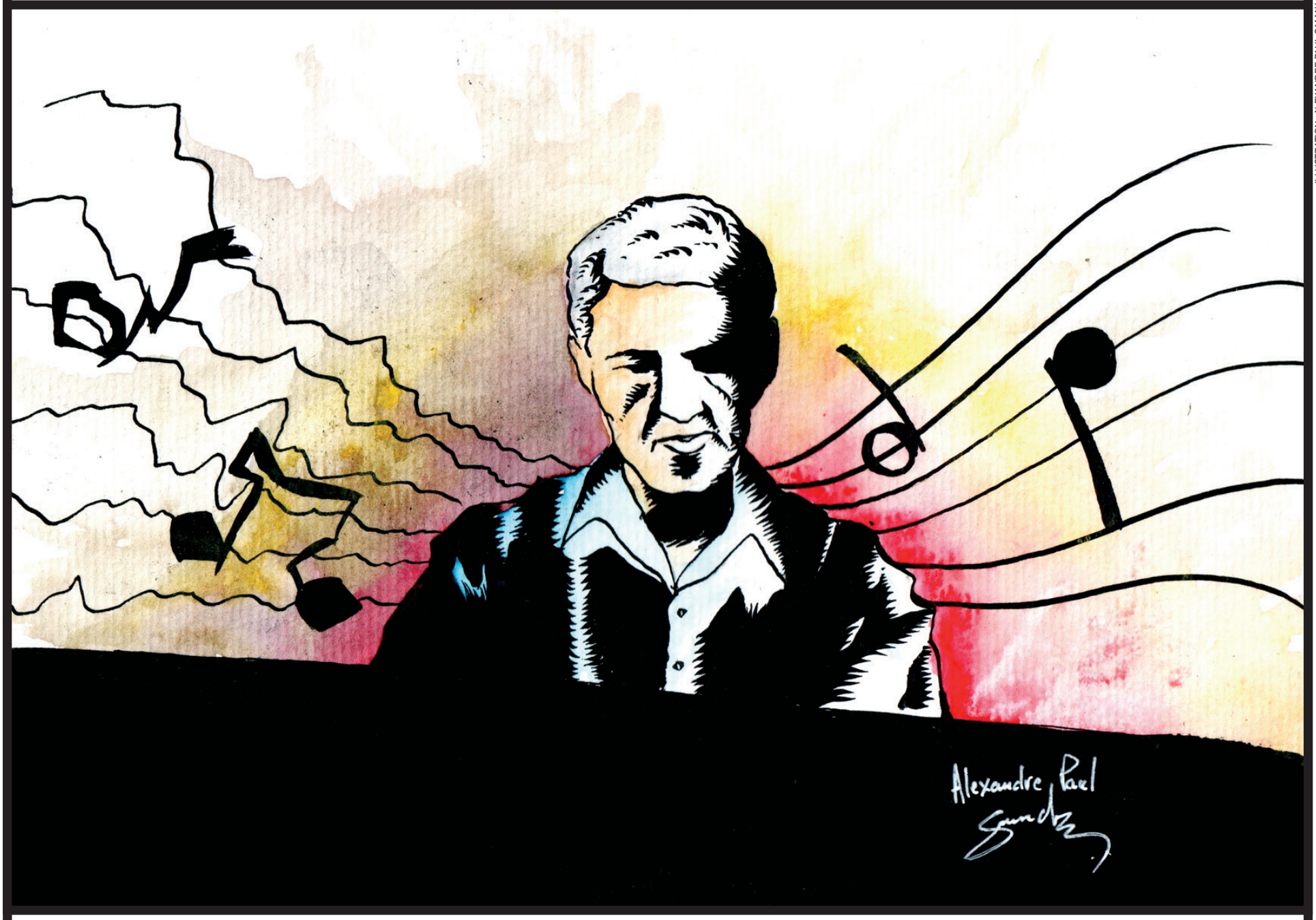


ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

***Quartier Libre* : Pourquoi l'UdeM a-t-elle besoin d'un atelier de réparation de pianos ?**

Denis Brassard : C'est un peu moi qui avais semé l'idée de faire l'entretien avec le soutien d'un atelier, il y a quelques années. L'UdeM possède 140 pianos, dont environ 55 à queue. Ça fait 6 ans que je suis en poste, et on effectue 800 accords par année sur place.

Il y a une hiérarchie des pianos : on a un horaire d'accordage propre à chacun d'entre eux. Les pianos de concert sont accordés ou retouchés avant chaque récital.

(Ici quelqu'un cogne à la porte, avec une demande spéciale. Le piano pour son concert du lendemain a une touche défectueuse : Denis Brassard assure qu'il ira s'en occuper.)

Mon travail, c'est de soutenir les artistes. Bien sûr, on ne peut évidemment pas changer la nature de l'instrument !

Q.L. : L'usure se remarque-t-elle beaucoup sur les pianos de la Faculté ?

D.B. : Oui, elle est beaucoup plus rapide que sur un piano de maison. Les bons pianos sont utilisés dès 7 h chaque matin. On a du travail à longueur d'année. C'est un peu moi qui décide quand on remise un piano, mais souvent l'instrument nous le signale. Depuis 1 an *(il désigne un piano à queue placé dans l'atelier)*, les cordes de ce piano brisent. Il a 25 ans. On va devoir lui refaire une beauté. Les pianos ne sont pas tous nés égaux, par contre, parfois ça ne vaut pas la peine de les retaper. Par ailleurs, comme l'achat d'un piano neuf peut s'élever à 45 000 $, et que des réparations majeures en atelier coûtent environ 5 000 $, rénover fait épargner. Un piano bien conservé peut durer très longtemps s'il est entretenu.

Q.L. : Est-ce que l'UdeM compte son lot de pianos précieux ?

D.B. : On a notre vaisseau amiral : un Fazioly de 1999, fabriqué en Italie et de très grande qualité. Ils n'en font pas beaucoup et ils sont très chers : celui-ci vaut pas loin de 225 000 $. Il y en a une vingtaine au Canada dont une douzaine peut-être à Montréal.

Q.L. : Quelle formation avez-vous eue, et pourquoi avoir choisi cette voie ?

D.B. : Il y avait beaucoup de musique dans ma famille, et puis le piano était toujours en mauvais état *(rires)*. J'ai obtenu mon diplôme en 1984 d'une école spécialisée de Toronto. Ce programme m'a initié à l'ébénisterie, à la métallurgie et à la physique. En fait, il ne s'agit pas seulement d'accorder un piano, il faut savoir effectuer tous les réglages, choisir les cordes et se débrouiller ! La première année, on recevait un piano droit en morceaux, et il fallait qu'il joue bien à la fin de l'année.

Q.L. : Comment accordez-vous un piano ?

D.B. : Il y a un instrument électronique qui nous aide à dresser un canevas, et l'oreille effectue le reste du travail. L'important, c'est que les pianos sonnent bien, peu importe les moyens qu'on prend ! On ne chôme pas. Par exemple, le réglage de l'échappement *(démonstration à l'appui)*, une petite vis qui maîtrise la force du marteau sur la corde, se fait 88 fois sur un piano normal : une pour chaque touche. En gros, il y a douze ajustements par touche. Ça prend environ deux jours pour ajuster un piano.

Q.L. : Trouvez-vous des objets dans les pianos, des trophées de guerre ?

D.B. : *(Rires)* Depuis que je suis ici je n'ai pas encore acheté un crayon ! J'en trouve plein. Je trouve parfois des bagues et des sous que les gens échappent dans le piano. Et puis, lorsque quelqu'un échappe du café dans le piano, ça peut faire beaucoup de dommages et nous coûter plusieurs milliers de dollars en réparation !

Propos recueillis par
OLIVIER SIMARD-HANLEY

Brouillette aurait pu perdre ses jambes

Le candidat au titre de recrue de l'année dans la Ligue canadienne de football pour les Alouettes de Montréal en 2010 et ancien quart-arrière des Carabins de Montréal Marc-Olivier Brouillette a frôlé la catastrophe le 2 octobre dernier.

Il a été hospitalisé pour traiter une pneumonie en plus d'être atteint par une bactérie qui s'apparente beaucoup à la bactérie mangeuse de chair. S'il ne répondait pas aux antibiotiques, les médecins auraient alors dû amputer la jambe.

« J'ai eu très peur. Pendant deux jours, j'ai vécu dans le doute », dit Marc-Olivier Brouillette. Les antibiotiques ayant fait effet, il commence l'entraînement pour retrouver les 20 livres qu'il a perdues pendant son séjour à l'Hôpital général de Montréal.

Marc-Olivier Brouillette a tout de même réalisé l'un de ses rêves : devenir joueur professionnel de football. *« C'est un but que je me suis fixé lorsque j'ai commencé à jouer au football à l'âge six ans. Être ici aujourd'hui, faire partie de l'édition 2010 des Alouettes, c'est quelque chose de très spécial »*, affirme Marco, surnom que ses entraîneurs lui donnent ; ils sont incapables de prononcer son nom francophone.

Il ne fait pas de doute que le candidat au titre de recrue de l'année de la LCF a du talent à revendre : sa carrière chez les Carabins le démontre. Seulement en 2008, il a produit le plus de touchés au sol en une rencontre, il a également devancé Jonathan Jodoin pour le plus de passes tentées en carrière avec 436 et pour le plus de gains par la passe en carrière avec 3 434 verges.

Le 23e choix au repêchage de la LCF n'a pas que du talent : tous les athlètes universitaires vous le diront, jumeler l'entraînement et les études n'est pas toujours aisé. *« Ça prend un plan, un horaire strict. Je ne me plaignais pas parce que je l'avais voulu comme ça. »*

Par chance, Marc Santerre, avocat et entraîneur des Carabins, le conseillait sur le métier : *« Marc a été extraordinaire avec moi. Il m'a aidé à concilier mes études et le football, mais il a aussi répondu à mes questions sur la profession »*, raconte Marc-Olivier Brouillette.

AUDREY GAUTHIER

Les Carabins éliminés par le Vert & Or

L'équipe de football des Carabins s'est inclinée le samedi 6 novembre au CEPSUM face au Vert & Or de Sherbrooke lors de la demi-finale provinciale. La défaite 33-26 marque la fin abrupte d'une saison qui était jusque-là très encourageante pour les Bleus.

Malgré l'avantage de jouer à domicile et le soutien d'une foule de plus de 3 500 spectateurs, les Carabins ont mis du temps à démarrer offensivement, ce qui a permis au Vert & Or de mener 19-0 en début du deuxième quart.

Trop peu, trop tard

Les Bleus ont réussi à sauver leur honneur en réduisant l'écart vers la fin du match avec une série de beaux jeux et quelques transformations de deux points, mais c'était malheureusement trop tard pour l'équipe de l'UdeM.

« C'est décevant parce que nous avions une bonne équipe de football et qu'elle ne jouera plus cette saison, dit l'entraîneur-chef Marc Santerre. *Nous avons tenté de revenir jusqu'au bout et Alexandre* [NDLR Nadeau-Piuze, quart-arrière] *a fait preuve de beaucoup de courage. Nous avons été battus par une bonne équipe, avec un bon quart, une ligne à l'attaque aguerrie et plusieurs joueurs d'impact. »*

DANIEL DUCHÊNE

Rotrand le Grand

Le football à l'UdeM est de plus en plus populaire. Il n'est pas rare de voir un CEPSUM qui fait salle comble pour un match des Bleus. Dans cet environnement bouillonnant, des étoiles sportives naissent et s'épanouissent. À 21 ans, Rotrand Sené, porteur de ballon des Carabins, entame sa deuxième année dans l'équipe. Le jeune joueur attire de plus en plus l'attention pour ses prouesses sportives.

Rotrand Sené est un jeune homme charmant et réservé. Même s'il est une vedette de l'équipe de football des Carabins, il garde tout de même une certaine modestie. Montréalais d'origine, c'est au Cégep du Vieux-Montréal que l'entraîneur-chef des Carabins, Marc Santerre, dont il est très proche, le recrute. Sa vitesse et sa détermination lui valent le poste de porteur de ballon et Rotrand devient alors en 2009 la relève de Hans Boursicot.

Après une saison parsemée de courses spectaculaires, il est désormais considéré comme une étoile du sport universitaire au Canada. Cette année, il a gagné 1 135 verges au sol, ce qui constitue la quatrième meilleure saison de l'histoire de la conférence du Québec.

« Être un Carabin, c'est bien plus qu'être un simple sportif. C'est avant tout profiter du programme de sport-étude offert par l'Université, ce qui est très important même si l'on désire passer chez les pros. C'est aussi faire partie d'une équipe sur laquelle on peut toujours compter et surtout c'est représenter l'UdeM à travers le Canada », explique le porteur de ballon.

Mais pourquoi ne pas avoir choisi l'équipe qui gagne tout, le Rouge et Or ? En effet, le porteur de ballon était sollicité par d'autres universités canadiennes. *« Je ne voulais pas trop m'éloigner de Montréal, ma ville natale. Il faut s'attendre à ne plus avoir de vie sociale durant les quatre années à l'université, à part peut-être avec ses camarades de jeu, d'où l'importance de bien choisir son équipe. »* L'athlète mentionne aussi qu'il a choisi les Carabins, car il savait qu'il aurait beaucoup de temps de jeu, ce qui n'est pas toujours le cas des nouveaux arrivants.

Une passion avant tout

À l'âge de 11 ans, Rotrand Sené est sélectionné pour intégrer la chorale des Petits chanteurs du mont Royal : il en fera partie jusqu'en secondaire 5. C'est aux Petits chanteurs qu'il apprend à jouer au rugby. Il y prend goût très rapidement et entre alors dans l'équipe de football de son école secondaire.

La conciliation sport-études – Rotrand Sené étudie en sciences humaines et administration – n'est pas toujours facile. Beaucoup de temps est accordé à l'étude des plans de jeux, étape déterminante qui forme l'équipe aux stratégies utilisées durant les matchs.

« Le football n'est pas un simple loisir, c'est une aventure inoubliable qui procure des émotions et des sensations inégalables, explique l'athlète explosif. *Chacun des joueurs dépend des autres. Il est absolument nécessaire de travailler ensemble pour réussir. »*

Il y a aussi des avantages cachés à être Carabins. Lorsqu'il parle de ses relations avec la gente féminine, il annonce avec un peu d'humour : *« Plusieurs filles me tournent autour, mais j'aime penser que ce n'est pas seulement parce que je suis un Carabin, mais plutôt parce que je suis un bel homme ! »*

TIFFANY HAMELIN

PHOTO : COURTOISIE CHARLES WILLIAM PELLETIER

• Quartier Libre a testé pour vous •

L'UdeM sur iTunes U

Depuis janvier 2008, l'Université de Montréal diffuse plusieurs cours et conférences sur la plateforme iTunes U. *Quartier Libre* a désigné pour vous un journaliste qui s'est livré à une écoute intensive des différentes baladodiffusions proposées.

Plus besoin d'être dans son salon pour se laisser bercer par des conférences sur des sujets dont on soupçonnait à peine l'existence ; le contenu est désormais téléchargeable directement dans vos iPod. Si vous possédez un iPod touch, vous pouvez même profiter de quelques entrevues vidéo.

Ça semble loin, mais j'ai fait mon cégep à Rivière-du-Loup. Le programme était quelque chose comme sciences humaines option bière, et j'ai dû passer l'essentiel de mon parcours collégial à profiter des verres à 1 $ de la Brasserie La Fontaine. Vous vous demandez peut-être ce que ça a à voir avec la baladodiffusion, mais j'y arrive.

Je n'ai plus le câble depuis quelques années déjà. Depuis que je suis arrivé à Montréal, en fait. Et s'il y a bien une des choses qui calme une gueule de bois, c'est sans doute le Canal Savoir. Regarder un exposé d'Hubert Reeves ou une conférence sur les guerres de Silésie en bavant sur le divan est sans doute une des activités les plus réconfortantes qui soient. Comme si quelqu'un, quelque part, s'occupait d'organiser le monde pour nous.

Le rythme des gueules de bois a beau avoir diminué, la nostalgie des après-midi perdus sur Canal Savoir est restée, et c'est sans doute pour cette raison que le service iTunes U m'attire autant. La recette est pourtant simple : donnez une enregistreuse et un logiciel de montage à des universitaires, laissez-les dans une pièce, et mettez en ligne ce qui en ressort. Le résultat ? Horrible, évidemment.

L'avenir dans votre iPod

C'est peut-être moi qui ai le cerveau ramolli par Twitter et la Labatt 50, mais force est d'admettre qu'il faut une concentration de fer pour écouter attentivement une conférence lue sur un ton monocorde entrecoupé de toussotements. Et pour ce qui est des cours en tant que tels, l'offre est assez limitée.

Les étudiants qui ont tendance à rater leurs cours devront attendre avant d'avoir une version audio sur laquelle ils pourront compter. N'empêche, iTunes U possède un potentiel indéniable. En plus d'être une vitrine pour l'Université de Montréal (qui est la première dans le monde francophone à s'être lancée dans l'aventure), la baladodiffusion offre un tas d'avantages par rapport au Canal Savoir.

Cathos 2.0

À ce sujet, le département de théologie semble particulièrement prolifique. Dans un court documentaire intitulé *Rock'n'religion*, par exemple, le professeur Jean-Guy Nadeau nous apprend que le métal et le punk sont « des musiques de révoltés ». Dans une autre entrevue, le professeur Jean-Marc Charron nous parle de son livre sur la psychanalyse de François D'Assise (qui a d'ailleurs été traduit en portugais).

Blague à part, le contenu déjà disponible laisse présager des centaines d'heures de plaisir au contact de la connaissance pure. Mais, à moins d'apprendre par osmose, bonne chance pour se faire une éducation en ligne.

SAMUEL MERCIER

JEAN-SIMON
EXPERT-CONSEIL

Le paradoxe transcendantal du partisan CH-ien

Cette semaine, votre expert-conseil cède les rênes à Réal Munger, animateur et cofondateur du *Sportnographe*. Ce dernier vous aidera à mieux saisir les contours théoriques de l'implication partisane de Canadien et de ses conséquences sur votre vie d'étudiants universitaires.

Qui est le partisan du CH ?

Il est possible de définir le partisan postmoderne grâce à quatre éléments constitutifs : un fanatisme pour le grand club qui frôle la maladie mentale, un appétit féroce pour la boisson, un intérêt marqué pour les médias sportifs et un certain goût pour la confrontation d'opinion dans les abysses du Web 2.0.

Pour Réal Munger (prononcez Moune-Gère si vous êtes Pierre Houde), ces composantes de l'hygiène du partisan ont une valeur sociologique fabuleuse. En effet, le discours sportivo-partisan serait issu de la politique : les schèmes de représentation propres à la société québécoise se retrouvent aujourd'hui dans l'horizon de sens de la partisanerie de Canadien.

On comprend pourquoi partisanerie rime avec alcool et prises de position violentes et contradictoires : en rejetant la politique, domaine désormais abstrait pour le Québécois moyen, le sport, et plus particulièrement Canadien, est devenu le lieu de l'engagement.

« Les Russes se pognent le cul », *« Y'a pas assez de francophones dans le club »*, *« Koivu ne parlait pas français »* sont autant de propos galvaudés par le partisan que de témoignages si typiques de notre ambivalence politique. Ils rappellent à la fois le discours de droite « boboches » postaccommodements raisonnables d'Éric Duhaime (qui ne semble même pas comprendre ses propres positions), le traumatisme postréférendaire et le *« vote ethnique »* de Jacques Parizeau.

Le partisan, soutient Munger, est un conglomérat de paradoxes non assumés et l'incohérence de ses positions ne fait que rendre plus frappant encore son état de déni.

Comment l'étudiant peut-il ne pas tomber dans les affres de la partisanerie ?

Pour Munger, lui-même ex-étudiant à la maîtrise en science politique à l'UQAM, être un partisan sérieux de Canadien tout en étant sérieux, dans des études sérieuses, relève de l'exploit.

Puisqu'il est impossible d'être partisan à moitié, soutient notre homme, la réussite de ses études réside dans le degré de compréhension par l'étudiant de sa condition de partisan *« premier degré »*, c'est dire, *« intensément partisan »*. Celui-ci est conscient de son amour envers le club centenaire, il est responsable face à celui-ci et peut agir. Le second type de partisan est aliéné : un fanatique en déni de sa propre aliénation et donc incapable de modifier son comportement.

Réal Munger soutient que pour un étudiant du premier type, Canadien ne sera qu'un loisir lui permettant, le temps d'un *Méchant Mardi Molson Ex*, de faire le vide et de rester concentré sur la rédaction de son mémoire.

Cependant, pour le second type, le scénario est plus sombre : il est tellement fan que de toute façon son engagement envers le grand club ne lui permettra pas de faire plus qu'un DEP. Il vivra ensuite une vie rangée en banlieue sans se poser de question.

Le partisan-étudiant au service de la société ?

Réal Munger, grand manitou, est assez inquiet du cynisme politique et de la bêtise dans le discours sportif. Il affirme sans broncher du sourcil menaçant que notre rapport à la partisanerie explique notre surplace sociétal. Il blâme les universitaires : ceux-ci devraient davantage s'intéresser au monde du sport.

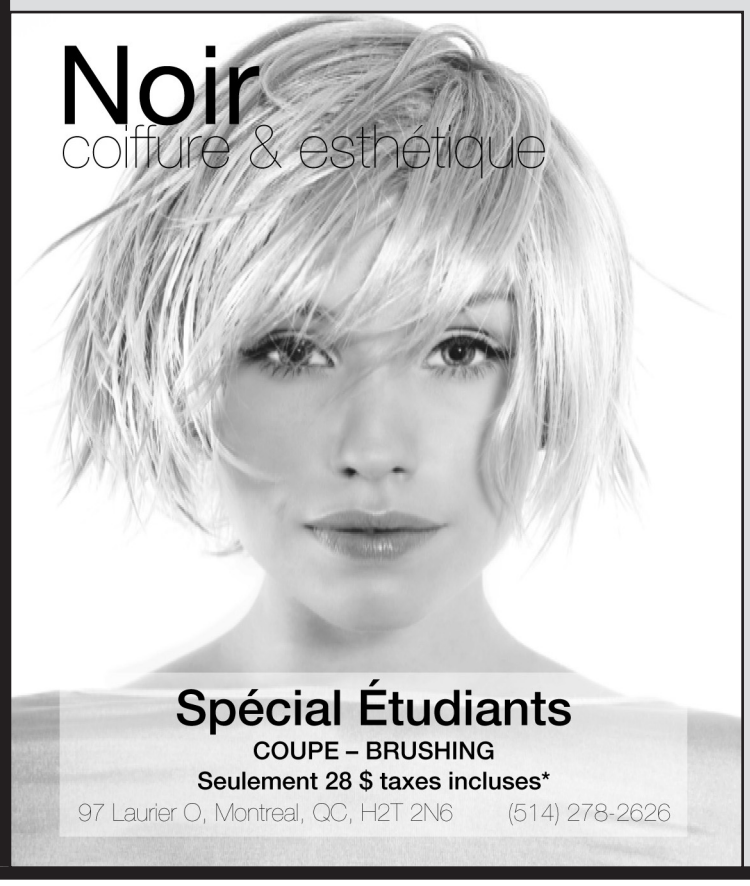
C'est l'intellectuel qui, devant les experts-sportifs, considérés comme autant de demi-dieux, doit faire la part des choses quand vient le temps de parler de sport : il est le prozac des esprits fiévreux friands de différentiels et de minutes de pénalités.

Camarades étudiants amateurs de hockey, le Québec ne pourra prospérer sans vous. La prochaine fois que vous entendez quelqu'un appeler P.K. Subban « Bamboula », usez de votre éducation postsecondaire pour lancer, au bar, un débat sur le racisme au Québec.

Cette chronique ne vous est pas présentée par Jean Perron.

Le Sportnographe *se veut un observatoire en médias sportifs. Vous pouvez écouter l'émission à la Première Chaine de Radio-Canada les vendredis à 19 h. www.sportnographe.com*

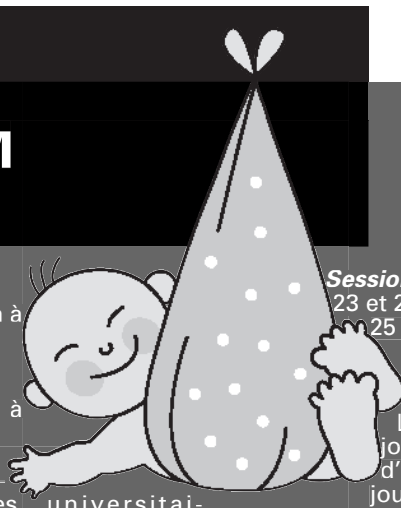
JEAN-SIMON FABIEN



Le Baluchon

La Halte-Garderie de la FAÉCUM

La solution à proximité du campus pour concilier vos études, votre famille et le travail!



La Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) assume de nombreuses missions afin d'améliorer les conditions de vie de la population étudiante de l'Université de Montréal. Elle intervient entre autre au niveau de la prestation de services adaptés aux besoins particuliers de ses membres. C'est afin de remplir cette mission que la halte-garderie Le Baluchon a été mise sur pied.

LE SERVICE

La halte-garderie « Le Baluchon » est un service de garde destiné aux enfants de 4 mois à 5 ans. Impliquée dans sa gestion depuis septembre 2001, la FAÉCUM a repris entièrement la halte-garderie depuis juin 2007 et, avec le soutien de l'Université de Montréal, continue d'offrir une alternative pratique aux étudiants parents.

Située à proximité de l'Université de Montréal, au coin des rues Côte-Sainte-Catherine et Decelles, la halte-garderie accueille exclusivement les enfants des étudiants parents de l'Université de Montréal. Ainsi, du lundi au vendredi, de 8h00 à 16h30, la halte-garderie « Le Baluchon » accueille près de 80 enfants, permettant ainsi à leurs parents, des étudiants, de bénéficier d'un service de garde abordable et accessible.

LE PROGRAMME ÉDUCATIF

Au plus grand plaisir des tout-petits, « Le Baluchon » applique des jeux provenant de deux programmes éducatifs : Ziraf et le programme « Jouer, c'est magique! », proposés par le Ministère de la Famille et de l'Enfance, qui favorisent le développement de l'enfant par le jeu.

HORAIRE

Chaque famille a droit, pour chaque enfant, à six (6) blocs de quatre (4) heures non mobile par semaine.

Jour
Du lundi au vendredi de 8h à 12h et de 12h30 à 16h30

Soir
Du lundi au jeudi de 16h à 19h30

La halte-garderie sera fermée durant les vacances universitaires, les congés fériés officiels ainsi que durant la saison estivale du 24 juin 2010 jusqu'à la fin du mois d'août 2010.

GROUPES

Minis (4 mois à 8 mois) :
5 places - 1 éducateur ou éducatrice

Poupons (8 mois à 12 mois) :
10 places - 2 éducateurs ou éducatrices

Trottineurs (12 mois à 18 mois) :
10 places - 2 éducateurs ou éducatrices

Baladeurs (18 mois à 24 mois) :
10 places - 2 éducateurs ou éducatrices

Explorateurs (2 ans à trois ans) :
10 places - 2 éducateur ou éducatrice

Gradués (plus de 3 ans) :
6 places - 1 éducateur ou éducatrice

INSCRIPTION

Session d'hiver 2011
6 et 7 décembre 2010 pour les anciens
8 et 9 décembre 2010 pour les nouveaux

Session d'été 2011
5 et 6 avril 2011 pour les anciens
7 et 8 avril 2011 pour les nouveaux

Session d'automne 2011
23 et 24 août 2011 pour les anciens
25 et 26 août 2011 pour les nouveaux

FRAIS DE GARDE

Les frais de garde sont 6$ la demi-journée (bloc de 4 heures). Il est possible d'effectuer la réservation des demie-journées pour la session au complet, ou encore de façon ponctuelle, selon vos besoins.

MODE DE PAIEMENT

La paiement, uniquement par chèque, peut être effectué en un versement au moment de l'inscription ou au début de chaque mois. Les reçus fiscaux sont émis en janvier de chaque année.

POUR EN SAVOIR PLUS

Anne Lessard, directrice
(514) 340-0440
Résidences Maria-Goretti
3333, Chemin de la Côte-Ste-Catherine (coin Decelles)
Entrée par le stationnement à l'arrière.
annelessard@hotmail.fr

Visitez le site web de la FAÉCUM pour plus d'information sur les services qu'elle vous offre!
www.faecum.qc.ca

L'évaluation des programmes d'études

Maude Larente,
Coordonnatrice aux affaires académiques de premier cycle
acadpc@faecum.qc.ca

En 2005, la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec (CREPUQ) s'entendait sur un processus périodique de révision de l'offre de formation des universités québécoises à être mis en place. Depuis l'automne 2007, le processus d'évaluation des programmes de l'Université de Montréal étudie ainsi les programmes afin de les améliorer.

Comment fonctionne ce processus ?

L'évaluation des programmes d'études de l'Université de Montréal se déroule en cinq étapes, très méthodiques. Le processus peut ainsi se dérouler en un an, voire un an et demi. En voici les étapes :

En tant qu'étudiant, que puis-je faire durant le processus ?

Comme vous pouvez le voir dans la figure ci-dessus, il existe à différentes étapes de l'évaluation des programmes des sièges pour les associations étudiantes locales. Ainsi, si vous avez une opinion particulière sur votre programme d'études, il est fortement recommandé d'aller rencontrer votre association étudiante pour vous faire entendre. L'association étudiante pourra ainsi vous représenter et faire part de votre opinion aux membres concernés.

Quel est le rôle de mon association étudiante ?

Votre association étudiante siège d'abord sur le comité d'autoévaluation : ce comité est chargé de porter un regard critique sur différents aspects du programme : la structure du programme, la séquence des cours, les cours offerts, etc. C'est le moment de faire entendre la voix des étudiants sur le programme. Le rapport peut faire état de recommandations pour une réforme du programme. Ensuite, l'association étudiante est rencontrée par les experts externes, qui émettent également des recommandations. Finalement, le rapport des experts externes est présenté au comité d'autoévaluation. Les étudiants qui y siègent peuvent alors faire de derniers commentaires sur ce rapport.

Quel est le rôle de la FAÉCUM ?

La Fédération siège sur les instances subséquentes, soit le Comité institutionnel d'évaluation des programmes (CIEP) et la Commission des études (COMET). Essentiellement, la Fédération s'assure alors de la conformité du processus et critique les recommandations apportées par les différents rapports. La FAÉCUM vérifie alors que les étudiants ont été consultés tout au long du processus.

Est-ce que les programmes de mon unité sont en cours d'évaluation ?

Présentement, aucun programme de la Faculté des Arts et Sciences n'est en cours d'évaluation. Les différentes facultés touchées cette année par le processus sont les suivantes : Musique, Médecine, Droit, Sciences de l'éducation, Médecine dentaire, Aménagement, Médecine vétérinaire et Éducation permanente. N'hésitez pas à aller rencontrer le délégué aux affaires académiques de votre association étudiante, qui pourra vous dire si votre programme est en processus d'évaluation cette année.

Pour plus d'information, contactez la Coordonnatrice aux affaires académiques de premier cycle, Maude Larente au acadpc@faecum.qc.ca.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

LE DÉBUT DE L'ANNÉE AUX BAHAMAS!

Du 3 au 10 janvier

À partir de 819 $ occupation quad.*

Ce forfait comprend: le billet d'avion, 4 nuits à destination, le guide et plusieurs soirées de party!

Activités supplémentaires et nourriture à bas prix!

Pour plus d'information, venez nous rencontrer dans l'un des trois Comptoirs de la FAÉCUM ou consultez le **www.vte-xtra.qc.ca.**

Voyages Tour Étudiant
1.877.213.2070
Détenteur d'un permis du Québec

Comptoirs de la FAÉCUM

Pavillon Roger-Gaudry local V-114
Pavillon Marie-Victorin Hall d'accueil
3200 Jean-Brillant local B-1265

Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

C'est pas pour dire comme votre prof,

Forte Koup 2011

mais il y a beaucoup de place en avant.

Vous souhaitez être diplômé avec distinction, pas avec des dettes. Obtenez une remise instantanément à l'achat de certains modèles, dont le Forte Koup 2011, grâce au Programme de rabais de 500 $ pour diplômés de Kia†.

Retrouvez-nous sur facebook.com/kiacanada.

†Certaines conditions existent. Tous les détails chez votre concessionnaire Kia. Kia est une marque de commerce de Kia Motors Corporation.

KIA

Une journée chez les riches

Vous êtes étudiant et fauché ? Bienvenue dans le club ! Ça ne devrait pas vous empêcher de passer votre prochaine journée de congé à jouer dans la cour des riches sans défoncer votre budget. Suivez le guide.

Photo tirée de la série Mad Men. Roger Sterling, Don Draper et son épouse Betty (dans l'ordre habituel) savent faire la belle vie.

PHOTO : COURTOISIE LIONS GATE

Au réveil, brossez-vous bien les dents. Vous allez rencontrer des gens de la haute société. Et prenez soin d'agencer vos lunettes de soleil Gucci, préalablement achetées sur le tapis d'un vendeur de métro ambulant, avec votre petit cardigan Zara (5 % cachemire, 95 % polyester). Si, malgré ces efforts, vous ressemblez encore à un étudiant fripé, courez dans l'un des entrepôts de grandes marques, rue Chabanel (au nord du boulevard Métropolitain). Tout est là pour se confectionner un look *trendy*, à prix dérisoire.

Première étape : satisfaire votre appétit capricieux. Rendez-vous à la croisée du quartier des affaires et du Vieux-Montréal, dans l'oasis du restaurant de l'hôtel Intercontinental. Pour 35 $, un brunch à trois services au choix vous sera servi dans un décor raffiné, avec vue sur l'éblouissante cave à vin, en compagnie de convives cravatés distingués. Si votre budget est serré, réservez-vous une boîte à lunch signée Carlos Ferreira, l'un des chefs les plus réputés à Montréal (Café Ferreira, Vasco de Gama). En vous rendant sur LunchMontreal.com, choisissez votre menu parmi tapas exotiques ou sandwichs réinventés, salades-repas et petits desserts. Vous pourrez vous régaler sur l'esplanade de la Place Ville-Marie, là où se retrouvent hommes d'affaires, attachés de presse et personnalités médiatiques à l'heure du lunch. De quoi étoffer votre carnet d'adresses.

Le bien-être, c'est la beauté

Une fois bien repu, il est temps d'enfiler votre tenue de sport Lululemon, dans le somptueux vestiaire du Midtown Sanctuaire. Emparez-vous au préalable d'un laissez-passer dans le placard de votre grand-mère, pendant qu'elle s'affaire dans la cuisine avec son gigot d'agneau ; malheureusement, l'endroit n'offre aucun essai gratuit, mieux vaut faire jouer vos relations pour cette étape.

Une fois sur les lieux, faites attention à ne pas vous égarer entre les nombreux coins beauté agrémentés de lait pour le corps et de serviettes parfumées distribuées à volonté. Ou dans les douches, qui regorgent de savons et shampoings artisanaux. Vous serez également confronté au dilemme de choisir entre le hammam et le sauna. Sans oublier le bain jacuzzi extérieur. Mais réservez-vous un peu d'énergie pour la mezzanine des machines – toutes munies d'un écran de télévision – surplombant la salle de gym : lumineuse et bien équipée, elle met également à votre disposition une animatrice souriante, mais unilingue anglophone. Il n'existe pas de meilleur tremplin culturel dans l'univers des riches de Montréal. Si vous êtes plutôt d'humeur languissante, rendez-vous à la Terrasse Magnétic, à l'Hôtel de la Montagne. L'endroit est idéal pour profiter d'un brin de détente autour de la piscine et admirer la vue panoramique de Montréal. La fraîcheur automnale n'en sera que plus bénéfique : sans avoir à transpirer, vous pourrez brûler quelques calories tout en sirotant un martini litchi.

L'heure de l'apéro

Le teint rougeâtre et les yeux bouffis, vous avez besoin d'un coup de pouce ? Pas de panique, la maison Ogilvy se trouve à quelque pas. L'impressionnante façade art déco et ses grandes fenêtres en vitrail sont à l'image des trésors qui s'y cachent. Écoutez le cliquetis harmonieux des montres Cartier, imprégnez-vous des doux effluves de cuir émanant des sacs Burberry, et du bout des doigts, caressez les manteaux de fourrure Michael Kors. Puis, dirigez-vous au comptoir beauté de votre choix, où l'on se fera un plaisir de vous offrir un peu de crème hydratante, quelques échantillons de parfum, ainsi qu'une retouche maquillage pour mesdames.

La mine radieuse, déplacez-vous au 901, square Victoria. C'est l'heure de l'apéro, au Plateau Lounge de l'Hôtel W. Douce ambiance automnale, grâce aux murs entièrement faits de bois et son bar recouvert de feuilles d'érable, le tout est rehaussé par la lumière vacillante des chandelles. Chaleureux et romantique à souhait, il s'agit de l'endroit idéal pour déployer vos charmes naturels et séduire un(e) bel (le) inconnu(e). Préférez les jeunes gens vêtus de Chanel et de crocodile, ou encore les personnes plus âgées. Les premiers risquent d'être de riches héritiers, tandis que les seconds sont sans doute à la tête d'un empire commercial. L'atmosphère est un peu trop clinquante pour vous ? Allez plutôt faire un brin de jasette parmi la faune artistique de Montréal, aux Nocturnes du Musée d'art contemporain. Attention, l'évènement a lieu seulement les premiers vendredis du mois, entre 17 h et 21 h. En payant le tarif régulier, vous pourrez flâner entre les diverses œuvres d'art, puis déguster un verre de vin, sur fond de musique *live*. Santé !

Le festin des riches citadins

L'apéro vous a bien ouvert l'appétit : mettez-vous à table avec la bourgeoisie d'Outremont, au charmant bistrot français Chez l'Évêque. Après 21 h et pour 21 $, vous avez le choix d'un menu de deux services (plat principal et entrée ou dessert). Si votre estomac affamé peut attendre une heure de plus, préférez le chic du restaurant d'en face : Leméac. Les clients ont certes un peu le cheveu blanc, mais l'endroit, spacieux et épuré, est meublé de la douce cacophonie des échanges intimes, des éclats de rire foudroyants, ainsi que des conversations enflammées et arrosées. Ça y est, vous êtes au cœur de la bourgeoisie d'Outremont. Et c'est à peine plus cher : entrée et plat pour 24 $, après 22 h.

De retour à la maison, prenez le temps de faire le bilan de la journée. Si vous avez des *flash-back* récurrents de bijoux scintillants, ou une odeur de spa qui refuse de quitter vos narines, il est temps de songer à vous installer dans le placard à balais d'un hôtel cinq étoiles, à Hollywood. Sinon, faites-vous un bon thé en repensant à votre journée incognito parmi les *rich and famous* de Montréal.

ARIANE LELARGE EMIROGLOU

Les bonnes adresses

L'hôtel Intercontinental : 360, rue Saint-Antoine Ouest
Midtown Sanctuaire : 6105, av. du Boisé
L'Hôtel de la Montagne : 1430, rue de la Montagne
La Maison Ogilvy : 1307, rue Sainte-Catherine Ouest
L'Hôtel W : 901, square Victoria
Musée d'art contemporain : 185, Sainte-Catherine Ouest
Chez l'Évêque : 1030, av. Laurier Ouest, Outremont
Leméac : 1045, av. Laurier Ouest

• Portes ouvertes à Villa Maria •

Des jeunes filles en vitrine

Le 23 octobre dernier, l'école privée pour filles Villa Maria a ouvert ses portes aux hordes de parents pressés. *Quartier Libre* s'est mêlé incognito à la foule de petites filles à jupe à carreaux plissée.

À Villa Maria, on est loin des idées progressistes des nouveaux modèles d'éducation. Cette école privée pour filles prône des valeurs ancestrales, une tradition d'excellence et de rigueur. L'institution est séparée en deux secteurs : l'école anglophone d'une part, l'école francophone de l'autre.

Les parents s'occupent de plus en plus tôt des formalités pour faire intégrer leurs filles à l'école. Ce jour-là, on pouvait ainsi croiser des fillettes de 4e ou 5e année de primaire. L'inscription à l'école secondaire est en effet conditionnelle aux résultats scolaires des années antérieures, ainsi qu'à la réussite d'un test d'admission. N'entrent pas seulement celles dont les parents ont le portefeuille bien garni, à Villa Maria.

Les droits de scolarité de l'école s'élèvent à 3 500 $ par année. Mais, selon Carole Gélinas, représentante de l'école, on est loin de certains montants d'autres écoles anglophones de Montréal : en effet, les frais de nombreuses institutions gravitent autour de 14 000 $ l'année comme à St. George's School et à l'école The Study, voire 20 000 $ au Lower Canada College.

Une fois le grillage franchi, un grand parc s'étend à perte de vue. À l'accueil, des jeunes filles habillées de l'uniforme de rigueur (kilt, chaussettes et chemise blanche) attendent les parents. Elles les accompagneront dans leur visite guidée. Présenter Villa Maria comme une école parfaite, tel pourrait être le mantra de ces portes ouvertes. Digne d'une pub des années 1950, les élèves affichent un large sourire aux lèvres. Les parents assistent au cours de chimie, à l'entraînement de sport, à l'enseignement des maths… Dans chaque salle, des adolescentes font figuration. Les parents restent éblouis devant les écrans plats, le matériel de science et la bibliothèque. Puis, dans la salle de spectacle, des stands fournissent les différents enseignements de l'école, à savoir maths, sciences, langues, mais aussi éthique et religion, ou bien mandarin. Là aussi, la majorité des professeurs sont des femmes.

PHOTO : COURTOISIE VILLA-MARIA

Mieux sans les garçons

Carole Gélinas tente de nous expliquer ce désir d'évincer toute trace masculine de l'école : *« Les filles, en général, sans tomber dans le stéréotype, aiment travailler dans un milieu collaboratif, et moins compétitif que les garçons. Et c'est un beau milieu de vie : elles se sentent valorisées, entourées, et les modèles qu'elles ont sous les yeux sont toutes des filles comme elles. Il n'y a pas cette retenue ou gêne qu'on peut avoir devant les copains. »* Des arguments repris par Stéphanie Theopoulos, présidente du conseil étudiant de Villa Maria, qui a tout de la jeune fille populaire du secondaire : *« Être avec des filles, c'est* chill, *c'est plus confortable. Et moi, je suis sociable, j'ai des amis garçons en dehors. »*

Le côté familial et associatif est aussi mis de l'avant durant les portes ouvertes. En effet, de nombreuses célébrations sont organisées par l'école, comme la fête champêtre, l'Halloween, des pièces de théâtre et concerts de musique classique. Durant les années à Villa Maria, les adolescentes ont aussi l'occasion de voyager : voyage humanitaire au Pérou, stage linguistique à Boston ou à Beijing, les élèves sont gâtées. Carole Gélinas évoque de plus une fierté de l'école : le colloque sur l'estime de soi. *« À cet âge un peu ingrat, on essaye de leur faire partager l'exemple de leaders féminines. C'est très touchant, et elles en parlent des années après. »*

Villa Maria, c'est aussi les grands-messes catholiques, celles de la rentrée, celles de Noël, ou bien celles des finissantes, organisées dans la chapelle de l'école. Les religieuses sont en effet toujours propriétaires et gestionnaires de l'institution. Uniforme, bénévolat, rigueur, discipline… Villa Maria, c'est autant de valeurs qui ont de quoi rassurer des parents soucieux de transformer leur rejeton gâté en jeune femme parfaite.

AUDE GARACHON

Comment devenir riche

Soyons honnêtes, personne ne devient riche en investissant dans son REER. Pour rouler en Porsche avant votre trentième anniversaire, prenez la voie rapide !

CHOISISSEZ LES BONNES ÉTUDES

Jean-Sébastien Michel, professeur adjoint en finances à HEC Montréal, explique que, plus longues sont les études, meilleure sera la rémunération. L'expert en finances affirme cependant que le domaine des ventes permet de se faire une santé financière rapide : *« Que ça soit un représentant pharmaceutique avec un baccalauréat en biologie/chimie ou un représentant en finances, la rémunération est directement reliée à la capacité d'un individu à vendre des produits. Un bon vendeur peut toujours faire beaucoup d'argent. »* Patrick Leroux, conférencier, expert en motivation et auteur du livre *Le feu sacré du succès*, confirme que le métier de vendeur est un des plus payants grâce aux commissions. Il ajoute toutefois qu'un étudiant doit choisir un domaine d'études qui correspond à ses passions : il est plus facile d'être le meilleur dans ce qu'on aime. Ça permet de devenir un spécialiste dans un domaine et donc de détenir un monopole sur l'expertise. Jean-Sébastien Michel conclut en affirmant que *« la meilleure façon d'augmenter son potentiel de rémunération (et donc la probabilité de devenir riche) est de détenir un titre ou une certification (ingénieur, CA, MBA, médecin, avocat, etc.) »*.

OPTEZ POUR UN SECTEUR EN CROISSANCE

La capacité à gagner beaucoup d'argent est aussi liée à la prise de risque. Plus le risque d'échec est élevé, plus le potentiel de récompense pécuniaire sera important. Jean-Sébastien Michel explique que le secteur des ressources naturelles est présentement en pleine croissance. Il précise que *« le gouvernement subventionne beaucoup le développement des sources d'énergie propres. Il y a donc plusieurs possibilités de rémunération élevée au Canada dans ce secteur. »* Hydro-Québec réalise par exemple des projets d'innovation technologique en collaboration avec des universités et des centres de recherches. Les recherches sur la géothermie et la biomasse sont en croissance. L'expert en finances ajoute que le secteur financier (banques d'investissement, sociétés de capital à risque, etc.) permet aussi d'obtenir des revenus relativement élevés.

DEVENEZ PAPARAZZI

Déménagez à Hollywood et munissez-vous de votre appareil photo à chaque sortie. Évitez les endroits trop connus (ils seront déjà envahis par des hordes de paparazzis professionnels). Tenez-vous au courant des déplacements des célébrités via les sites de fans. Prenez votre mal en patience, ce n'est pas le mitraillage qui rapporte, mais bien le bon cliché. Bradez vos prix au départ, vos clichés auront plus de chance d'être pris par des agences. Rappel : une photo exclusive peut valoir de 200 $ à 10 000 $. La photo de Britney Spears avec son crâne rasé chez le coiffeur a rapporté 400 000 $ par parution à son agence.

LANCEZ VOTRE ENTREPRISE

Selon Brian Tracy, écrivain américain spécialiste en *leadership* et en stratégie financière — traduit par Patrick Leroux dans son livre *Le feu sacré du succès* —, l'aptitude à devenir millionnaire reposerait sur cinq principes. Le premier consiste à devenir entrepreneur. En effet, 74 % des millionnaires sont entrepreneurs. Et la qualité première d'un bon entrepreneur consiste à faire travailler les autres pour soi, affirme l'auteur. Le deuxième principe est basé sur l'aptitude à devenir un administrateur émérite. Dix pour cent des millionnaires sont des dirigeants de grandes entreprises. Être président ou vice-président permet de devenir actionnaire, de recevoir des primes et une participation aux bénéfices (sans oublier le parachute doré). Vous pourriez aussi devenir un expert. Dix pour cent des millionnaires sont médecins, avocats, comptables, ingénieurs, etc. Devenir spécialiste dans un domaine permet d'être le meilleur dans son secteur d'activité. Par conséquent, ces experts sont très bien rémunérés. Le quatrième principe se rapporte à la vente. Cinq pour cent des millionnaires sont les meilleurs vendeurs dans leur secteur. Pour finir, Brian Tracy affirme qu'un pour cent des millionnaires ont fait leur fortune soit grâce à des inventions, soit en devenant sportifs ou artistes.

PERCEZ DANS LE SPORT

Avouez que devenir riche en étant sportif est plus sexy que de détenir une certification ou s'orienter dans les ressources d'énergies propres. David Desrochers, entraîneur-chef de tennis des Carabins, et Pat Raimondo, entraîneur- chef de l'équipe de soccer des Carabins, affirment toutefois que s'enrichir en devenant joueur de haut niveau prend du temps. David Desrochers explique que *« premièrement, il faut avoir une génétique irréprochable et un très grand talent. Il faut du travail acharné quotidien à partir d'un très jeune âge. Il faut un bon entourage, une famille prête à faire des concessions, de bons amis, beaucoup de ressources financières, une force de caractère, de la ténacité et des qualités athlétiques hors du commun. »* Pat Raimondo renchérit en disant que pour, devenir le prochain Zidane ou Ronaldo, il faudrait *« 10 ans et 10 000 heures d'entraînement »*. Pas très encourageant. Pat Raimondo apporte une lueur d'espoir en ajoutant qu'avec l'aide d'un très bon agent, un joueur de soccer moyen peut devenir riche en allant jouer en Arabie Saoudite, au Qatar ou aux Émirats arabes unis. Notez l'abondance en pétrole et l'absence d'hivers neigeux. Tous à vos entraînements, la récompense se fera ressentir lorsque des commanditaires vous feront gagner votre premier gros cachet pour une publicité de rasoir ou de déodorant. Rien de plus simple.

MIROIR, MIROIR, DIS-MOI QUI EST LE PLUS RICHE

Et si l'aptitude à devenir riche n'était qu'une question de bonne attitude ? Un des chapitres du livre de Patrick Leroux s'intitule « Comment atteindre ses objectifs plus rapidement ». L'auteur y affirme qu'imiter l'apparence physique et la gestuelle d'un riche permet d'évoluer plus rapidement dans l'échelle sociale au point de se faire apprécier par son banquier. Il ajoute que, pour devenir millionnaire un jour, il faut *« commencer à penser, parler, ressentir, vous habiller, vous tenir dans les mêmes endroits, fréquenter le même genre de personnes et agir comme un millionnaire, et vous le deviendrez également un jour »*. *Ego cogito, ergo sum* : Descartes l'a développé au 17e siècle, Patrick Leroux l'a confirmé au 21e siècle. J'en ai fait l'expérience : *« Je pense que je suis riche, donc je suis riche… Paiement refusé. »* La théorie d'*« agir comme si »* s'avère discutable…

CLÉMENTINE ROUSSEL

• La vérité si je mens ! •

Mon déchétarien chéri

Lors d'un *party*, un collègue me présente un de ses amis : un bel homme, intelligent, cultivé et gentil. Bref, tout semble parfait jusqu'à ce que j'apprenne, au détour d'une conversation, qu'il est « déchétarien », c'est-à-dire qu'il se nourrit exclusivement de nourriture jetée à la poubelle par les magasins d'alimentation (Note à moi-même : On essaie encore de me matcher avec un *weirdo* !). J'avale alors une grosse gorgée de vin et lui demande s'il trouve bien tous ses nutriments et vitamines dans les poubelles. Mon regard part déjà à la recherche d'une autre personne, *sexy* si possible, mais surtout, saine d'esprit.

Remarquant sans doute mon désintérêt et ma — ô combien subtile — pointe de sarcasme, il entreprend de me convaincre du bien-fondé de sa démarche. *« C'est fou toute la nourriture gaspillée*, lance-t-il. *Les supermarchés jettent la bouffe une semaine avant la date d'expiration. À peu près la moitié de ce qui est jeté est encore comestible ! »* (Voix intérieure : Au moins, c'est parce qu'il est un écolo anticapitaliste et non un *cheap*.) Quand même, pour être bien certaine, je le confronte : *« Mais si tu étais vraiment riche, disons que tu hérites d'une grand-mère millionnaire, tu continuerais à fouiller dans les poubelles ? Ou bien tu irais dans les restos cinq étoiles ? »* Il me donne la réponse attendue (un point pour lui) : *« Comme je suis déchétarien pour des raisons politiques et environnementales, oui, je continuerais, c'est clair ! »*

Bizarrement, je commence à m'intéresser à son histoire. Peut-être que mon esprit journalistique prend le dessus sur ma chasse à l'homme, mais j'écoute la suite d'une oreille attentive. *« C'est fou ce que je peux trouver : du bon pain, des pâtisseries, des sacs de farine, des conserves de légumineuses, des fruits et légumes impeccables, etc. »* Ici, je le coupe : *« Donc tu ne manges pas la viande ou le fromage que tu trouves ? »* Il m'explique : *« La plupart des déchétariens sont aussi végétariens au départ. En plus, comme les poubelles ne sont pas réfrigérées, disons qu'il faut éviter ces produits. »*

Je lui demande s'il y a de meilleures poubelles à Montréal, comme il y a de meilleures tables. Insensible à ma pointe d'ironie, il s'empare alors de son iPad (malheureusement pas trouvé dans une poubelle) pour me montrer un site (trashwiki.org) sur lequel sont répertoriées les meilleures poubelles des grandes villes. En complément, on trouve des cartes et de l'information, comme les aliments disponibles selon le jour. Si je me fie à Google, New York serait le paradis des déchétariens, ou *freegans* en anglais. À Montréal, mon nouvel ami vante les poubelles du marché Atwater. Il fait aussi de belles trouvailles dans celles des petites épiceries de fruits et légumes sur le Plateau et dans le Mile-End. Paraît-il que les poubelles du marché Jean-Talon sont très populaires, voire trop.

Est-ce son enthousiasme ou le vin qui me monte à la tête ? Je me surprends à le bombarder de questions. Et l'hygiène ? *« La plupart du temps, ça va, les aliments sont emballés. Je fais bien attention pour choisir des aliments comestibles. Quand ils ne sont pas emballés, je les lave très bien avant de les manger. Aussi, je fais bouillir la plupart de mes légumes. »* J'imagine que les commerçants ne tripent pas trop, non ? *« Certains sont fâchés parce qu'ils voudraient que les gens paient pour leurs produits. Pour la plupart, c'est correct, s'il n'y a pas de dégâts autour des poubelles. »* Et ça ne te tente pas parfois : le panier d'épicerie, les aliments frais à portée de la main, le sourire de la caissière ? *« En fait, c'est vrai que c'est difficile et que ça prend plus de temps que faire l'épicerie. Par contre, c'est vraiment plus le fun ! C'est une aventure à chaque fois. »*

Bon là je trouve qu'il exagère quand même. T'en mets pas un peu là ? *« C'est vrai, j'apporte ma lampe de poche, je mets des grosses bottes, des vêtements imperméables, puis je plonge dans la poubelle. Ensuite, je reviens chez moi content et quand je cuisine, je n'ai pas le choix d'être créatif, en fonction de mes trouvailles. »* Et ça ne te gêne pas ? *« Non, pas du tout, parce que je me bats comme ça contre le gaspillage dû à la surconsommation. Par contre, je préfère y aller avec quelqu'un. Tu m'accompagnes un jour ? »* Son air charmant prend le dessus sur mon hésitation. Oui, pourquoi pas !

J'imagine déjà le romantisme de la situation : *« Chérie, passons à la poubelle ! »*

Cette chronique fictive s'inspire d'une interview avec Micheala Holt, une vraie déchétarienne.

EDITH PARÉ-ROY

• Critique de livre •

Une crise économique pour enrichir l'élite ?

Le système financier américain est-il conçu pour favoriser une élite minoritaire ? Les guerres que mènent les États-Unis ont-elles pour but principal l'enrichissement de cette même élite ? Voilà le scénario apocalyptique soutenu par un collectif d'auteurs dirigé par Michel Chossudovsky et Andrew Gavin Marshall dans *The Economic Global Crisis*.

Afin de démontrer les échecs répétés de ce système politique et économique, les auteurs citent les ratés du système financier américain, avec la récession de 2008 en arrière-plan. Dès le deuxième chapitre, Tanya Cariina Hsu présente les échecs qu'a connus l'économie américaine depuis 1907, le tout, en moins de dix pages. Selon elle, chacune des chutes économiques a été causée par des manipulations des hauts placés politiques et financiers afin de transmettre entre eux la richesse.

Elle prend comme point de départ un cas de 1907, où un banquier de New York a créé un faux manque de confiance pour s'accaparer une part de marché à bas prix. Ce même genre de simplification est appliqué aux crises subséquentes ainsi qu'à celle de 2008. Dans ce dernier cas, Mme Hsu affirme que la crise a été orchestrée par les élites pour transférer 700 milliards de dollars du trésor public aux grands banquiers. Toutefois, une grande part de cette somme a été repayée avec intérêts et ce stimulus ne devrait coûter qu'environ 50 milliards aux payeurs de taxes.

Elle ne dit rien de la croissance économique qu'a connue les États-Unis pendant le dernier siècle et de la hausse notable de la qualité de vie ; de l'arrivée de l'automobile, de la télévision, d'Internet ou des progrès remarquables quant à l'accès aux études universitaires ; de l'ascension sociale des présidents Truman, Nixon, Reagan et Clinton, tous issus de la classe moyenne ; tout comme des fondateurs de grandes entreprises telles Ford, Disney, Apple ou Microsoft.

Exporter le modèle américain

Dans la seconde partie du livre, cette même lecture est appliquée à la diplomatie américaine. Chaque cas international qui pose, selon les auteurs, un problème moral est expliqué de façon simpliste par un désir d'enrichissement et de domination de l'élite.

Dans le chapitre, *War and the Economic Crisis*, Michel Chossudovsky mentionne des exemples de pratiques militaires douteuses de la part de l'armée américaine en Afghanistan et au Pakistan et associe ces dernières avec le désir de domination économique du pays.

L'auteur affirme que la guerre contre le terrorisme que mènent les États-Unis et l'OTAN dans cette région a pour but de permettre à des entreprises occidentales de s'accaparer les réserves pétrolières et gazières pakistanaises. Toutefois, ce pays est 53e au classement mondial en termes de réserves pétrolières et la présence de conflits militaires dans le pays ne facilite pas les échanges économiques. Enfin, l'impact néfaste que la guerre contre le terrorisme a eu sur l'économie américaine montre que cette stratégie militaire avait plutôt des intérêts en termes de sécurité et non en termes économiques.

De plus, Chossudovsky mentionne que les États-Unis laissent augmenter leurs budgets militaires au détriment de leurs dépenses sociales. Cependant, selon le bureau de la gestion et du budget du gouvernement américain, de 1986 à 2006, la part du budget consacrée à la défense est tombée de 28 % à 20 %, tandis que celle consacrée aux programmes sociaux de Medicare et Medicaid est passée de 10 % à 19 %. La sécurité sociale est restée stable à 20 %.

Malgré toutes ces critiques, les pistes de solutions viables se font rares. Les auteurs du livre voient les relations entre États comme un rapport de domination entre forts et faibles, s'apparentant à la théorie néo-marxiste en relations internationales. Mais, ils n'arrivent pas à justifier l'existence d'un réel désir de domination chez les États puissants.

Enfin, ce livre a comme grand défaut de ne pas avoir bien cerné un sujet. Les auteurs tentent de tout expliquer ce qui va mal dans le monde selon eux en moins de 400 pages. Ainsi, les explications fournies sont superficielles.

The Global Economic Crisis - The Great Depression of the XXI Century, Collectif dirigé par Michel Chossudovsky et Andrew Galvin Marshall, Global Research, 2010, 391 pages.

ERIC DEGUIRE

@ Ces propos vous font réagir ?
Exprimez-vous sur quartierlibre.ca

L'Europe sans le sou

Nadim Emond a 18 ans lorsqu'il termine son cégep. Ne sachant trop quoi faire, il se met au défi : affronter l'inconnu pendant cinq mois en Europe. Il n'a pas d'argent, ou presque. Au petit bonheur la chance.

« *Je voulais partir seul,* confie Nadim de sa voix grave et posée. *C'est plus facile pour rencontrer du monde et décider de ton chemin comme bon te semble.* » Même s'il refuse de planifier son itinéraire à l'avance, il a un projet en tête : un mois de bénévolat pour l'organisme Chantiers jeunesse, dans une petite banlieue de Varsovie. On verra le reste plus tard. Il en faut juste un peu pour nourrir ses fantaisies et partir du bon pied. « *C'était un pied-à-terre rassurant pour commencer… et plutôt festif ! J'étais entouré de jeunes motivés, qui venaient des quatre coins de la planète* », confie-t-il. Trois heures de peinture de clôtures par jour, contre un lit et des repas gratuits. « *En Europe de l'Est, tout est très abordable.* » Trop abordable. L'erreur classique du vagabond débutant : dépenser trop, trop vite, parce que ça ne coûte rien. En trente jours, il a dépensé ce qu'il avait prévu pour trois mois.

L'éveil du vagabond

Le choc, aussi stressant soit-il, a eu le mérite de sonner l'alarme. Même si l'on vit au jour le jour, il faut être réaliste et songer aux moyens de subsistance. Cinq mois, c'est long. Nadim met les voiles en direction de la Bourgogne. C'est la saison des vendanges et il cueille le raisin chez une famille de vignerons. Le décor est bucolique, pas loin de *La petite maison dans la prairie*. La dizaine d'employés viticoles se fait offrir de somptueux festins bien arrosés. Tous les jours, coutumes françaises obligent. Tout en touchant un salaire quotidien de 60 euros. « *J'ai mis l'enveloppe dans mon sac. Ça m'a servi environ quatre mois, jusqu'à la fin…* », explique-t-il, sourire en coin.

Après avoir fait le plein d'énergie et d'économies, il part à la conquête des neiges éternelles en Haute-Savoie. Un ami des vendanges l'héberge dans un refuge familial pour alpinistes. De la cueillette de champignons sauvages à l'exploration de glaciers vertigineux, cette excursion pleine de fraîcheur le met d'aplomb pour sa prochaine destination : Lyon. Il n'y connaît personne, et c'est tant mieux.

Autour d'un divan, tout est possible

« *Le* couch surfing *a été ma porte d'entrée dans le monde alternatif* », dit-il. En quelques clics de souris sur le site de CouchSurfing, il contacte les profils qui l'intéressent. Du matin au soir, il reçoit plusieurs réponses. Entre la commune sordide de hippies *stone* et désillusionnés, la minuscule collocation étudiante et la famille réconfortante, les possibilités sont nombreuses. Et aléatoires. Nadim ne s'attendait pas à fréquenter sa charmante hôtesse de Lyon, jeune étudiante anarchisante qui lui a enseigné les « récup'bouffe » : l'art de recueillir fruits et légumes, sandwichs et autres aliments voués à la benne à ordures.

Mieux qu'un plan économique, le dodo sur le sofa permet de rencontrer l'autre. Bavarder avec un étranger dans son intimité, prendre ce qui nous plaît dans son mode de vie et lui redonner un peu de soi. À Barcelone, l'accueil dans une communauté de squatteurs idéalistes le laisse stupéfait. Cet ancien hôpital pour lépreux abrite une vingtaine de résidents, dont le but est l'autogestion intégrale. Outre l'Internet offert à ses résidents, la communauté consomme ses légumes du jardin avec du pain fait maison et en sirotant sa bière artisanale. Une partie des produits leur procure un petit revenu. Et, sur une note plus loufoque, le « magasin gratuit » offre des babioles à rapporter chez soi. Mi-socialiste, mi-anarchiste, ce microcosme solidaire parvient à résister aux interventions policières, tout en s'attirant l'appui de la population. De quoi faire mousser les idées du jeune rêveur qu'est Nadim.

« *Prendre ce qui peut te servir, mais qui n'appartient à personne* » : c'est la philosophie de voyage que développe Nadim au fil de ses périples. Outre les divans solitaires, les croissants abandonnés et les vieux tickets de métro recyclés, le jeune routard occupe le siège libre aux côtés des conducteurs sur la route. Tout en suivant les sages conseils des plus expérimentés en la matière. « *Les piétons ont quinze minutes de durée de vie, ici !* », l'informe gentiment un camionneur français sur le bord de l'autoroute, avant de l'embarquer. En prime, le vieux bonhomme bavard l'installe sur un lit couchette dans le fond de son camion et lui prépare le café au matin. Entre Munich et Fribourg, un jeune vagabond suggère à Nadim de troquer sa pancarte contre un sourire et une formule de politesse en allemand. Son entregent lui permet également d'éviter les nuits passées à grelotter sous les étoiles. À Bruxelles, dix minutes de vagabondage près d'un campus universitaire ont suffi à Nadim pour finir la soirée en beauté : hébergement et fête étudiante.

PHOTO : COURTOISIE NADIM ÉMOND

La galère fait le bonheur

Cela dit, Nadim a déjà dormi dans une tente, près d'une gare espagnole lugubre, entre Noël et le jour de l'an. « *Il faisait froid, c'était glauque et les chiens aboyaient sans arrêt* », se rappelle-t-il. Les imprévus font partie de l'aventure. « *Il faut juste garder son calme. Pour chaque point négatif, tu en tires quelque chose de positif.* »

Une bibliothécaire avec qui il visite des expositions à Paris, un groupe de violoncellistes viennois qui l'emmènent incognito admirer des orchestres de musique classique, un ami de Haute-Savoie qui lui fait découvrir des grottes de glace bleutée, un conducteur fasciste et obtus qui le sermonne sur les Européens de l'Est, un squatteur doctorant qui maîtrise sept langues différentes, une amoureuse avec qui il admire les vagues démesurées de Bayonne. Jeunes et retraités, étudiants et glandeurs, boulangers sans-papiers et anarchistes altermondialistes… Nadim a vu de tout.

Comme quoi on peut être riche avec quelques sous en poche.

ARIANE LELARGE EMIROGLOU

• Coupes fédérales en culture (prise mille) •

Votre patrimoine de star

Échos Vedettes, 7 Jours, Le Lundi et *Dernière Heure* sont des magazines qui reçoivent plus de 100 000 $ en subventions fédérales par année. À quel point les rumeurs, déclarations, potins et primeurs concernant les vedettes vous intéressent-ils ? Beaucoup ? Tant mieux. Pas du tout ? Changez d'attitude. Vous ne voudriez surtout pas avoir l'impression que vos piastres sont employées à mauvais escient.

Il existait jadis un Programme d'aide aux publications (PAP), qui versait des subventions pour réduire les tarifs postaux des magazines et journaux non quotidiens, ainsi qu'un Fonds du Canada pour les magazines (FCM), qui appuyait la création de contenu rédactionnel et l'expansion de l'industrie des magazines. Il existait, dans le FCM, un programme d'aide aux magazines artistiques et littéraires, bouée de sauvetage des petites publications. Au printemps 2010, après une vaste période de consultation dans l'ensemble du Canada, et dans l'objectif de stabiliser son système de financement, Patrimoine Canada annonçait la création du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP*), en remplacement du FCM et du PAP. Le FCP est une enveloppe de 75 M$.

Dit d'une autre façon et avec des chiffres plus effarants, en 2009, Quebecor avait reçu, depuis deux ans, une aide financière fédérale de 2,15 M$ dans le domaine du magazine. *Sentier Chasse-Pêche* reçoit, lui aussi, une aide financière annuelle de quelques dizaines de milliers de dollars, et ce, pour vous transmettre de l'information pratique : *« Chevreuil : il est peut-être temps de modifier votre stratégie. »*

Il faut bien se nourrir, direz-vous. Oui. Ricardo, ce héros qui nous apprend à mieux cuisiner, est, lui aussi, subventionné. Plein d'autres périodiques existent un peu grâce aux fonds publics (les vôtres, s'il faut le répéter). Tous ces chiffres donnent évidemment le goût de mettre en marché une revue concernant l'hygiène dentaire, le VTT, les poneys et les chevaux. Pourquoi ? Parce que c'est rentable en « viarge ».

Logique culturelle industrielle

Depuis la restructuration des programmes fédéraux destinés à l'industrie des périodiques (voir encadré), une revue n'est admissible au programme de subventions de Patrimoine Canada qu'à condition de tirer 5 000 exemplaires par publication. Autrement dit, le périodique culturel créatif, qui publie généralement moins de 500 exemplaires, ne touche plus un rond de Patrimoine Canada**. La situation est problématique chez le périodique francophone québécois, qui s'adresse à un petit bassin de lecteurs et qui n'a pas droit, comme son homologue de Vancouver (considéré en tant que minorité), à des conjonctures plus flexibles en termes de tirage. Actuellement, les trois quarts des 44 membres de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) ne reçoivent plus un sou qui provient de vos poches. Le magazine *7 Jours* en reçoit encore, et ce ne sont pas des rouleaux de « cennes » noires.

PHOTO : CHRISTINE BERGER

Sauf pour les périodiques agricoles, le montant maximal que peut octroyer Patrimoine Canada à une publication via le FCP est de 1,5 M$ par année. *« Avec 1,5 M$, la SODEP, qui demande 800 000 $, serait financée deux fois. La disproportion est ridicule et aberrante »*, estime Patrick Poirier, directeur de la revue *Spirale*. Le problème, c'est que pour publier de façon massive, il faut de l'argent, ce dont ne manquent pas les éditeurs de magazine d'épicerie (à potins, de rénovations, etc.). Il ne suffit que de feuilleter leurs pages de publicité pour le constater. Avec tout l'argent de cette publicité (qui doit tout de même être limitée à 70 % du contenu total pour être admissible aux subventions de Patrimoine Canada), les « grands » magazines peuvent investir dans des moyens de production élevés et recevoir la récompense financière que le gouvernement accorde aux publications rentables, et ce, de façon proportionnelle.

« Le gouvernement actuel n'a pas une vision généreuse à l'égard de la culture, juge André Racette, adjoint à la direction de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ). *La vision du gouvernement est extrêmement de droite ; c'est le marché qui détermine dorénavant quelles revues doivent survivre. »* Pourtant, le mandat d'une revue culturelle est de faire connaître de nouvelles œuvres et de favoriser les échanges par rapport à diverses pratiques artistiques. *« Je suis devenu un gestionnaire, un administrateur, je n'ai même plus le temps d'écrire, c'est complètement dément. On n'est pas des compagnies, on est des organismes sans but lucratif ! »*, s'enflamme Patrick Poirier. Pour Rina Olivieri, propriétaire de la librairie Olivieri, haut lieu de la culture à Montréal, la situation est illogique : *« L'État doit aider les entreprises qui jouent un rôle culturel, pas les revues commerciales. Des auteurs très importants apparaissent dans de petites revues culturelles. »* Oui. Mais des auteurs, ce n'est pas vraiment payant.

Il n'y a pas que le patrimoine

Il existe tout de même d'autres programmes gouvernementaux visant à aider les petites publications d'art et de littérature. Le Conseil des arts du Canada ainsi que celui du Québec évaluent les demandes des éditeurs de périodiques tirant au moins 500 exemplaires par publication. La publication doit, dans les deux cas, avoir publié deux numéros. L'aide aux périodiques d'art et de littérature du Conseil des arts du Canada comporte aussi un volet relève qui permet aux publications tirant un minimum de 100 exemplaires de faire une demande de subvention de l'ordre de 5 000 à 15 000 dollars. Le Conseil des arts de Montréal offre pour sa part un programme de parrainage fiscal.

Bref. Rien de nouveau sur le papier glacé.

Cette semaine dans *Le Lundi* :
« L'argent m'a nui. »
La nouvelle Ginette fait son bilan.

CHRISTINE BERGER

* Qu'est-ce que le Patrimoine canadien ?

** Le FCP offre une aide financière à des magazines, à des journaux non quotidiens et à des périodiques numériques canadiens afin qu'ils puissent continuer à publier le contenu que les lecteurs canadiens **choisissent** de lire.

UdeM
à Laval et Longueuil
Étudiez une langue !
Campus UdeM à Laval : Anglais, Arabe 2, Espagnol 1 et 2
Campus UdeM à Longueuil : Espagnol 2
HIVER 2011
www.laval.umontreal.ca
www.longueuil.umontreal.ca
Université de Montréal

Survol des revues culturelles

Le Québec produit beaucoup de revues culturelles. Peut-être même trop, disent certains. *Quartier Libre* a testé pour vous quelques-unes d'entre elles.

LE BATHYSCAPHE

• Non subventionnée.

Sympathique revue publiée *« presque aux quatre mois (sic) »*, *Le Bathyscaphe* mérite certainement un coup d'œil. Le numéro 6 vient d'ailleurs de paraître le 3 novembre dernier. Objet étrange, *Le Bathyscaphe* est imprimé en format absolument peu pratique (un genre de gros journal) qui ne se plie pas bien et qui se transporte mal dans le métro. N'empêche, le côté ludique de ce magazine consacré à la culture et à la réflexion en général attire l'attention. Parfois, on espérerait plus de rigueur dans le choix des articles dont la qualité est souvent inégale. *Le Bathyscaphe* n'en demeure pas moins une revue digne d'intérêt pour tous les explorateurs des profondeurs culturelles.

MATRIX

• Subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada, le Fonds du Canada pour les périodiques, le Conseil des arts de Montréal et la Faculté des arts et des sciences de l'Université Concordia.

Puisqu'il faut bien faire un bond du côté anglophone, la revue *Matrix* est sans doute une des incontournables du paysage montréalais. Alors que plusieurs périodiques culturels canadiens-anglais sont domiciliés à Toronto, *Matrix* opère depuis 35 ans à Montréal. On y publie des nouvelles littéraires, des poèmes, des articles généralistes sur les arts et la culture, de la BD, etc. On ne peut pas le nier, il y a des perles dans *Matrix*. Par contre, le côté institutionnel et le bassin restreint d'écrivains anglo-montréalais donnent parfois l'impression que la revue parle toute seule dans son coin.

BISCUIT CHINOIS

• Subventionnée par le Conseil des arts du Canada.

Pour les amateurs de nouvelles littéraires, *Biscuit Chinois* se veut avant tout une revue de littérature pop. À se fier au site Internet qui semble prisonnier pour toujours de 2009, on est en droit de se demander si la réponse populaire a fini par se manifester. Néanmoins, la revue présente un intérêt certain en proposant un style jeune et rafraîchissant. Bien sûr, on pourrait reprocher à *Biscuit Chinois* d'être un magazine d'amateurs et d'avoir une ligne éditoriale un peu creuse (à preuve, l'auteur de ces lignes y a même publié un texte il y a quelques années). Dans le domaine déjà saturé des revues de nouvelles littéraires (sérieusement, qui lit ça à part les journalistes de *Quartier Libre*?), *Biscuit Chinois* a tout de même l'avantage de se distinguer de ses compétiteurs par son ton résolument ludique.

ENTRE LES LIGNES

• Subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada et le Fonds du Canada pour les périodiques.

Vous vous demandez ce que lit Xavier Dolan? Pas nous. Mais bon, si ça vous intéresse, il y a la revue *Entre les lignes* qui dédie toujours une partie de ses éditions à ce que lisent nos vedettes du petit et du grand écran. Pas grand-chose d'autre à signaler hormis pas mal de publicité et des critiques plutôt beiges et inoffensives.

URBANIA

• Subventionnée par le Fonds du Canada pour les périodiques.

Certaines mauvaises langues se plaisent à critiquer *Urbania*: *« On dirait qu'ils ont remplacé la réflexion par du graphisme »*, de dire certains. *« Je ne savais pas qu'il y avait des articles dans* Urbania *»*, de répondre d'autres. Peu importe les mauvaises langues, ça décore vachement bien une salle de bain.

OVNI

• Non subventionnée.

Pas de nouvelles de la revue *OVNI* depuis un moment alors que le quatrième numéro commence à se faire vieux. Les responsables avouent vouloir la publier en format Web. Pour l'instant, on ne peut que déplorer la disparition d'un magazine culturel aussi intéressant. Le premier numéro était franchement laid et, il faut le dire, pas super. Mais les gens d'*OVNI* ont fini par trouver le rythme, avec un ton tout à fait juste (pas trop chiant sans être con, la rigueur décontractée, quoi). Il est toujours plaisant de voir mêlés chroniques et articles sur l'art, le cinéma, la littérature… *OVNI* « téléphone maison ».

L'INCONVÉNIENT

• Subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts de Montréal.

Vous n'aimez pas le design? Vous aimez quand vos revues sont aussi laides qu'ennuyantes? *L'Inconvénient* est là pour vous! Avec sa pensée d'arrière-garde et sa clique de critiques qui sentent le vieux, *L'Inconvénient* rivalise avec vos pires cauchemars universitaires.

SAMUEL MERCIER

• Littérature •

L'argent du Somnambule

Pour créer, il faut des idées (et un compte épargne). Il faut aussi être culturellement ou artistiquement passionné (et ne pas escompter rentabiliser sa créativité). *Quartier Libre* s'est interrogé sur l'attitude financière à adopter lors de la mise en marché d'un petit périodique culturel. Rencontre avec Louis Gobeille, directeur artistique du *Somnambule*, revue littéraire nouveau-née.

Le Somnambule, avec son graphisme et son esthétique léchée, coûte cher. *« La simple facture de l'imprimeur peut facilement nous coûter 1 000 $ avant les taxes. Mais avant ça, je dois payer les correctrices et la compagnie de design graphique avec qui nous faisons affaires. À part l'imprimeur et les designers, nous ne pouvons pas nous payer des professionnels »*, explique M. Gobeille. C'est souvent le rédacteur en chef qui puise dans son budget personnel pour couvrir le reste des dépenses. *« L'équipe y met aussi de son argent de temps en temps, sans toujours demander à être remboursée »*, raconte le directeur artistique.

N'y a-t-il pas moyen de créer sans débourser?

Pour l'instant, pas question de passer du papier au Web pour sauver des sous. Comme l'exprime Louis Gobeille, *« c'est une revue littéraire, mais aussi une revue de design. Il y a une structure, une esthétique qui ne peut exister que dans un livre imprimé. On veut que ce soit un objet d'art, qui soit disponible en nombre limité et qui sera peut-être un objet de collection pour les gens qui aiment la littérature* underground. *En cela, le média écrit imprimé est unique. »*

La publicité ne semble pas non plus être une solution pour faciliter le financement du magazine. Pour M. Gobeille, la publicité implique concessions, perte d'espace et travestissement du format, ce que *Le Somnambule* n'est pas prêt à faire. *« C'est hors de question. Si un jour je m'ouvre à la pub, ce sera de la promotion pour des centres artistiques, des galeries. Mais esthétiquement, ça ne marche pas: les textes sont construits dans une suite logique, on ne peut pas insérer de la pub en plein milieu »*, souligne le directeur artistique.

Le Somnambule profite présentement d'une aide provenant des associations modulaires de l'UQAM. Comme l'équipe est composée d'étudiants uqamiens, la revue peut bénéficier de ce genre de subvention. Et ça monte à combien? *« Disons simplement que les subventions qu'on a reçues pour les deux premiers numéros ont suffi à payer l'imprimeur »*, répond discrètement le directeur artistique.

Entre couper dans la qualité du produit ou créer librement dans la précarité, les collaborateurs du *Somnambule* ont fait le second choix.

AUDREY GAGNON-BLACKBURN

Le Somnambule **est une revue de littérature** *underground* **biannuelle d'une soixantaine de pages. Sa première publication est parue l'an dernier, la deuxième est en impression, alors que la troisième se trouve toujours en production. Avec un tirage de 250 copies,** *Le Somnambule* **n'est pas étranger à la réalité de nombreuses revues culturelles: il faut payer pour s'exprimer.**

Le lancement officiel du deuxième numéro du *Somnambule* **aura lieu le 24 novembre à l'Île Noire. Il est prévu qu'entre 70 et 100 exemplaires soient vendus ce soir-là, au coût de 8 $. Le reste des exemplaires est vendu à la librairie Le Chercheur de Trésors ou en fonction d'opportunités de vente (connaissances, professeurs, soirées de lectures, etc.). L'équipe du** *Somnambule* **sera aussi à Expozine, les 13 et 14 novembre prochains.**

• Musique •

Random Recipe à la Casa Corfu

Random Recipe propose une musique hybride, touchant notamment à l'électro, au hip-hop et au folk. Ayant lancé le 23 septembre dernier son premier disque, *Fold It! Mold It!* au kitsch Jardin Tiki, c'est à la tout aussi chic Casa Corfu que les quatre membres de cette singulière formation ont discuté avec *Quartier Libre*. Autour d'assiettes remplies de boulettes plus ou moins digestes : Frannie Holder (voix et *chiquita guitarra*), Vincent Legault (guitare, basse, clavier), Fab (rap et beat-box) et Liu-Kong Ha (percussion et clavier).

***Quartier Libre* : Comment vous êtes-vous fait connaître ?**

Frannie Holder : Nos performances dans des lieux improvisés sont devenues une marque de commerce. Au départ, on les faisait plus au hasard et maintenant elles sont plus planifiées. On a fait des prestations dans des parcs, des pizzerias et des taxis. C'est comme ça que ça a commencé pour nous : avant d'être engagés, on faisait des spectacles dans ces endroits-là pour faire parler de nous.

Q.L. : Maintenant que vous êtes plus connus, voulez-vous continuer d'offrir aussi des prestations impromptues ?

F.H. : On veut effectivement encore faire des spectacles un peu surprenants, des trucs plus d'art à côté. On aime se dire : *« on débarque et on joue là »*. On veut garder notre esprit un peu naïf et broche à foin. D'ailleurs, la semaine avant notre lancement, on a joué dans un wagon de métro : on n'avait fait l'annonce de cet événement que 24 h d'avance.

Q.L. : Vous roulez votre bosse depuis un moment et, contrairement à plusieurs groupes, vous ne sembliez pas pressés de faire paraître un premier disque complet…

Vincent Legault : Dès leur premier spectacle ensemble, Frannie et Fab se sont fait parler de la possibilité de faire un album, mais elles n'étaient pas prêtes pour cela. Alors nous quatre, ça nous a pris un peu de temps pour arriver au produit fini. Heureusement, des gens nous suivent depuis nos débuts. Concernant notre matériel, on a souvent composé des morceaux au fur et à mesure pour les prochains spectacles qu'on devait faire. Mais, pour avoir notre disque, il a fallu s'asseoir deux, trois mois pour écrire, composer des chansons, et trouver la bonne maison de disques, soit Bonsound Records.

Q.L. : Votre musique est hétéroclite. Quelles sont vos principales influences ?

V.L. : Nous, on aime beaucoup Les Frères à ch'val. C'est vrai ! *(rires)*. *(Les quatre membres de Random Recipe se mettent à entonner en chœur « Mon voisin », le célèbre succès de la formation.)*

Q.L. : Vous êtes en nomination au Gala de l'alternative musicale indépendante du Québec (GAMIQ), cette année, dans les catégories spectacle de l'année et étoile montante de l'année. Ça doit vous faire un petit velours ?

Fab : Oui, c'est *cool* ces nominations au GAMIQ. Et juste être sélectionné, c'est déjà être gagnant. Bref, c'est le *fun* cette reconnaissance.

V.L. : En plus, ça signifie une bière gratuite ! *(rires)*

MARIE-EVE CORBEIL

Random Recipe fait partie de la sélection officielle de M pour Montréal, le 19 novembre, au Cabaret Juste pour rire, puis est en spectacle dans différents coins du Québec, cet automne. Peut-être d'autres prestations improvisées dans la métropole, bientôt ?

Il semblerait également que des *madames* deviennent membres du groupe Facebook de Random Recipe en pensant qu'il s'agit d'un groupe de cuisine.

Jeux engagés : on ne rit plus !

Gameuses, gamers,

Nous voici réunis pour lancer à nouveau un cri : les jeux sont souvent dénoncés comme objets outrageusement mercantiles. L'industrie des jeux se calcule en millions ? Oui. Mais sont-ils simplement destinés à remplir les poches des développeurs ? Pas toujours. Ne soyons pas réducteurs et jetons un coup d'œil du côté des jeux engagés !

Lors de sa sortie, *Call of Duty : Modern Warfare 2* a engrangé 402 millions de dollars en 24 heures. Avec un budget marketing de plus de 40 millions, les recettes sont « notables ». *Grand Theft Auto 4*, quant à lui, a bénéficié d'un budget dépassant les 100 millions de dollars. *World of Warcraft*, roi des jeux de rôle en ligne, rassemblait plus de douze millions de joueurs au 7 octobre 2010 (avec, en toute logique, autant d'abonnements). Il est indéniable que les chiffres les plus impressionnants de l'industrie se traduisent généralement en dollars. Peut-on accuser pour autant tous les jeux de vénalité ? Non, car une race de jeux méconnue émerge contre l'avancée de la simple cupidité : voici les « jeux sérieux ».

Ces logiciels combinent une intention sérieuse aux fonctions ludiques habituellement vues dans les jeux vidéo traditionnels. Il s'agit là d'un outil redoutable pour transmettre un message, car en plus de transmettre l'information, il suscite l'implication du joueur et se montre capable d'y injecter de l'émotion. L'un des premiers jeux sérieux, *America's Army* (2002), a ainsi été créé par l'armée américaine afin de recruter : les meilleurs joueurs se voyaient sollicités par courriel pour rejoindre réellement les rangs des Marines. Il semble donc évident que ce moyen de communication pourrait être détourné à des fins moins honorables : extrémisme, propagande, incitation à la violence…

Il serait néanmoins dommage de passer à côté des possibilités responsables, pacifiques, éducatives et sensibilisatrices que ces jeux peuvent offrir. *Food Force* (2005), par exemple, offre des défis stratégiques où l'on doit acheminer l'aide alimentaire d'urgence à une population victime d'un conflit armé. *Darfur is dying* (2006) a été conçu pour attirer l'attention sur la vie des réfugiés du Soudan. *Pulse* (2005) a bénéficié d'un budget dépassant les dix millions de dollars : financé et utilisé par six universités américaines, il forme les futurs médecins à une prise en charge humaine des patients (paradoxe). Écologie, sensibilisation publique, éducation ou réflexion sur nos habitudes, les exemples de jeux ne visant pas la récolte du billet vert se multiplient.

Pulse demeure une exception ; les jeux sérieux bénéficient généralement d'un budget équivalant à 1 % des grosses productions classiques et sont distribués gratuitement à qui veut les utiliser. Qualifier tous les jeux vidéo d'entonnoirs à dollars ne serait plus très sérieux après avoir lu ces lignes…

GRÉGORY HAELTERMAN

PHOTOMONTAGE : GRÉGORY HAELTERMAN

• Danse •

Swingue ta ville

« Il y a aussi Séoul, Seattle, Stockholm, Washington… Mais Montréal, c'est la ville où il y a le plus d'évènements swing dans la semaine »: Pour Didier Jean-François, professeur de danse et gérant de l'école Studio 88-SWING, pas de doute, Montréal est la ville du swing.

Mardi soir, au Petit Medley. *« Step, step, rock step »* : pendant une heure, les deux professeurs venus de l'école Studio 88-SWING scandent ce refrain. Guiz, le barman, soupire: *« Ça fait dix ans que j'écoute le même cours chaque semaine ! »* Tous les mardis soirs, néophytes, apprentis et professionnels viennent chauffer la piste de danse improvisée du Petit Medley. Fait étonnant: il y a autant d'hommes que de femmes, et les couples alternent de partenaire au rythme des changement de morceaux. C'est ainsi qu'un homme au cuir chevelu gominé, habillé d'un élégant costume des années 1920, se retrouve à faire tourner sur elle-même une jeune fille à rastas. La programmation musicale alterne morceaux des années folles, rock'n'roll, mélodies *jazzy*, reprises plus récentes: même les frileux au comptoir ne peuvent s'empêcher de taper du pied.

« Il n'y a pas qu'une façon de danser le swing », explique Jonathan Desroches, professeur de swing. Entre autres, il y a le *Lindy Hop*, la façon la plus classique de danser, mais aussi le *West Coast swing*, plus *groovy*, qui se danse sur n'importe quel type de musique. En guise d'illustration, Jonathan prend sa collègue Marie-Anne par la taille et improvise une chorégraphie sur le trottoir, la clope aux lèvres. Ca paraît simple, et c'est surtout très classe. Jonathan explique le pourquoi du comment: *« C'est du* lead and follow. *C'est* free. *T'as pas un balai dans le cul comme dans certaines autres danses. »* Un gars qui danse le swing, paraît-il, c'est toujours *winner*. *« L'avantage du swing quand tu es un gars, c'est que tu danses avec des jolies filles, des fois très collé, très cochon. Mon pote qui fait du hockey, lui, il prend des douches avec des gars tout nus »*, rigole Jonathan Desroches, 19 ans, et visiblement pas dupe.

Un peu plus tard dans la soirée, les habitués arrivent, avec leurs pantalons à pince et leur panama. C'est l'heure du jam: à tour de rôle, des duos viennent au milieu du cercle formé pour enflammer le *dancefloor*. C'est alors au tour de Max Pitruzzella et d'Annie Trudeau, les deux champions internationaux de swing. Depuis trois ans, ce couple rafle la mise à tous les concours: *Championnats de swing canadiens*, *Championnat international de Lindy Hop* de Washington, etc. Max ressemble aux mauvais garçons italiens d'un bon Coppola. Et quand il danse avec Annie, on retient son souffle: humour, technique, rire, dynamisme, acrobatie… un cocktail explosif.

Annie Trudeau a créé l'école de swing Studio 88-SWING, avec Didier Jean-François: *« À la base, on était juste un groupe d'amateurs qui voulaient que la compagnie du swing grandisse. »* Un succès, puisque l'école et le Petit Medley ont largement fait revivre la communauté à Montréal. A l'école de danse Studio 88-SWING, l'ambiance est plus tranquille et relax le jeudi soir, loin de la folie furieuse régnant au Petit Medley. En somme, les soirées swing, c'est comme regarder un bon film des années 1920 où les acteurs bougent en accéléré: on ne s'en lasse pas.

AUDE GARACHON

À ne pas manquer:
Le Grand Bal Swing
avec le Ballroom Blitz Big Band,
le 18 novembre 2010 au Théâtre Rialto.

MONTRÉAL, VILLE DU SWING

Du swing, il y en a pour tous les goûts, tous les soirs: le mardi au Petit Medley, le mercredi aux Bobards, le jeudi au Studio 88-SWING, le vendredi au Cat's Corner, et le samedi au Jazz Hot.

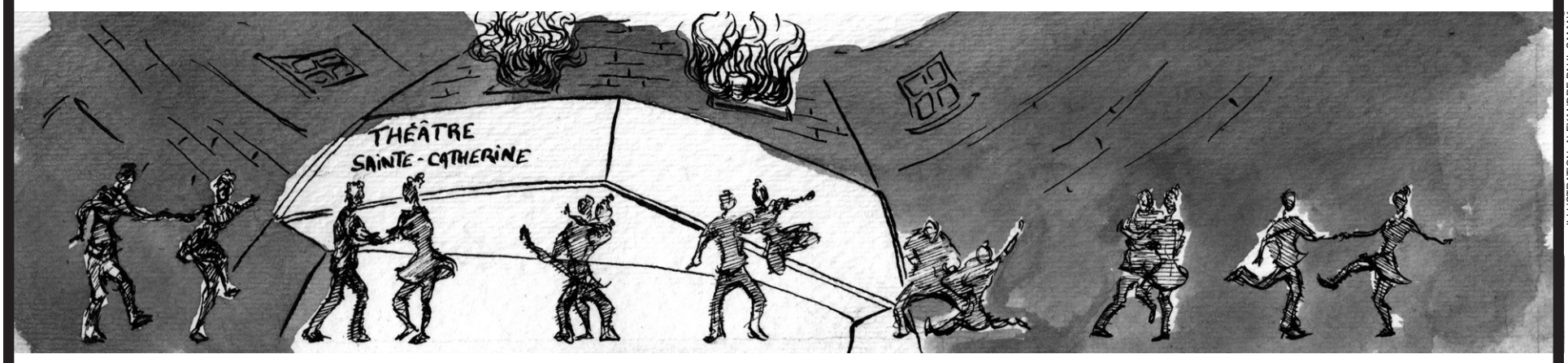


ILLUSTRATION: ALEXANDRE PAUL SAMAK

• Portrait culturel •

Théâtre burlesque

Au cœur du quartier des spectacles, entre les bars de danseuses et l'UQAM, discret dans un écosystème de gros néons, le Théâtre Sainte-Catherine vibre dans l'intimité des habitués. Ici, Mark Loucho, avec ses « Sunday night improv », réunit l'énergie explosive d'un burlesque débridé et l'atmosphère d'une soirée entre amis.

Comme le fait remarquer Nick, improvisateur à ses heures et bénévole au théâtre, c'est un curieux destin que celui du théâtre Sainte-Catherine. Né comme orphelinat recueillant les enfants des prostitués du quartier dans les années 1920, il a failli finir comme une des nombreuses places à pizzas graisseuses du quartier avant qu'un incendie ne le sauve de l'ennui. Complètement évidé par le feu, ne gardant que les murs porteurs et le toit, le vieux bâtiment modeste en briques rouges irrégulières offre dès sa porte une perspective et un but percutant: la scène.

Rock n'roll punk rock theater

Sous une nouvelle direction depuis un an, le Théâtre Sainte-Catherine, s'il se cherche encore une stabilité, s'est déjà trouvé une forte identité. Se revendiquant de l'enseignement de Keith Johnston: un théâtre basé sur l'imagination et la spontanéité au service d'un fil narratif jamais perdu de vue, Mark Loucho insiste sur le concept de Rock n'roll punk rock theater. Le nouveau propriétaire des lieux et de la compagnie Le Nouveau International, définit ainsi cette marque de fabrique par l'explosion d'énergie que permet cette impro narrative et burlesque qui *« saute de la scène pour aller chercher le public »*. C'est en effet le public qui fait le spectacle lors de ces dimanches soirs. Le théâtre ouvre ainsi ses portes de 17 h à 19 h pour une séance dominicale de cours d'impro gratuite et ouverte à tous. Les participants les plus talentueux sont recrutés par le metteur en scène pour jouer le soir même, encadrés par ses soins, dès 20 h, lors d'une « Survivor impro » où il ne peut en rester qu'un !

Le reste de la programmation est à l'avenant. Pour en moyenne 10 $, la comédie burlesque, l'éclectisme et l'expérimentation sont mises à l'honneur, tant en français qu'en anglais. Le bilinguisme est ici pour Mark Loucho un point essentiel des spectacles et de leur compagnie, quitte à perdre une tranche du public, moins jeune.

Petite impro entre amis

Le public et les participants sont en effet tous relativement jeunes, se connaissent et s'interpellent lors de la soirée. C'est cette atmosphère qui a séduit Tara-Lee, étudiante à Concordia et bénévole à la buvette du théâtre. Attirée par le bouche à oreille, elle est resté en raison de l'ambiance bon enfant et le sentiment de chaleureuse communauté offert par les lieux. Jessy, traversant la rue depuis l'UQAM, est plus intéressé par la mise en scène et les idées apportées par le chef d'orchestre d'un soir. Le faible coût du spectacle, 5 $, est également un fort incitatif pour passer un bon dimanche soir après les éventuels excès de la veille.

MEHDI DALLALI

Le Théâtre Sainte-Catherine,
264, Sainte-Catherine Est
theatrestecatherine.com

Sudoku

							5	9
	7			5	6			
1						4		
	8	3	5			2		
			6		7			
		5			9	1	8	
		2						5
			3	4			2	
6	3							

Solutions sur quartierlibre.ca

© 2008 PageFiller Ltd and Associates www.pagefiller.com

Certains passages de cette critique vous échappent ?

Réagissez sur quartierlibre.ca

• Samuel Beckett au Théâtre Prospero •

À des couillons comme vous

C'est ainsi que Samuel Beckett nous convie à aimer. *Premier Amour*. Un amour itinérant, aussitôt nommé qu'innommable, parvenu qu'empêché, stipulé qu'exécré. Touchant, comme d'habitude ; drôle, comme jadis ; amoureux, comme indifférent.

Une sorte d'itinérant (interprété par Roch Aubert) s'assoit sur un banc, près d'un monticule qui protège ses arrières, pour mieux attendre ; met l'État au défi de le trouver, mort ou vif ; raconte comment il pisse sur les tombes et tombe amoureux. Seul sur scène. Toute la tension narrative tourne autour de problématiques maniaques : prenons un banc, une femme assise qui chante, on s'éloigne du banc et on va vers le non-banc. Comment déterminer, lorsqu'on n'entend plus chanter, s'il s'agit de la femme qui a cessé de chanter ou de la distance qui est devenue trop grande ? Il faut revenir au banc.

Et il conciliabule sur le mot d'ordre : *« si ceci alors cela, mais si cela alors ceci »*. Ce qui est brillant avec ces soliloques de Beckett, c'est l'incongruité d'un déshérité qui parle de supination, de non-moi et de *« prépuces cireux »*, l'hybris intellectuelle greyée de scatologie rigoureuse.

Croassant les « ci-gît qui y échappa tant », dégueulant en pleine rue les « qu'il n'en échappe que maintenant ».

Très bonne interprétation de Roch Aubert, qui a visiblement choisi le sérieux que commande un tel texte. Jean-Marie Papapietro dirige très bien ce théâtre de Fortune pour une dixième année : donner aux proses écrites une voix et rien d'autre (pas de vanité surtout). Le seul bémol : une trame sonore labile semble déranger ce sous-sol noir, vide et vieux, pulvérulent, une scène remplie de fils éclectiques et d'ampoules. La vacance que la salle commandait servirait mieux si le silence l'embrasait.

La salle – le lieu et le public – est humble et l'éclairage n'a rien pour nous distraire du texte. Et toi-même tu te prends reprends t'éprends à soliloquer en sortant du théâtre : croassant les *« ci-gît qui y échappa tant »*, dégueulant en pleine rue les *« qu'il n'en échappe que maintenant »*.

À ta gauche, finesse : *« Je me suis perdue dans son flot verbeux »*, fit-elle. Et effectivement, c'est à bellement s'y perdre.

VINCENT RIENDEAU

Premier Amour, texte de Samuel Beckett, avec Roch Aubert, dirigé par Jean-Marie Papapietro, présenté au Théâtre Prospero par le Théâtre de Fortune jusqu'au 27 novembre 2010.

VOTRE **RECETTE** À MOINS DE 5 $

Pak-choï

La banquise. Le vide. Ni restes, ni conserves oubliées. Mon étage du frigo est vide. Je pourrais faire glisser mon regard sur cette steppe glacée pendant des heures sans heurter la moindre miette. C'est la fin des intras.

J'ai fait mon choix : les révisions plutôt que l'épicerie. Il est dix heures du soir et je n'ai plus rien à me mettre sous la dent ; mon envie de grignoter grandit proportionnellement à la frustration de ne rien manger. Au bout de trois allers-retours entre ma chaise et mon étagère, j'espère voir apparaître un morceau de fromage et un bout de pain dans un coin du placard.

Comment faire pour survivre dans ce *wild* domestique où la seule denrée comestible est un sachet de thé ? Qui, je crois, n'est même pas le mien.

Les mains dans mon jean, l'air sombre, je réfléchis. Tiens, quel est donc ce papier froissé au fond de ma poche ? Cinq dollars ! Oh, lueur d'espoir.

Je descends à l'épicerie. Après une semaine de pizzas et une difficile performance de deux cents mètres à la piscine du CEPSUM (où j'ai failli me noyer), je ferais mieux de me remettre aux légumes.

Mon regard s'enflamme devant cette inscription blanche sur l'ardoise en devanture : Pak-choï. Un chou chinois. Je donne mon billet en échange de quelques feuilles vertes. Une idée germe dans ma tête.

J'appelle mes amis en leur vendant du rêve : *« Hey, Myriam, Phil ! Venez à la maison, j'ai trouvé un trésor potager. Un pak-choï, c'est délicieux. En revanche, je n'ai ni nouilles, ni légume, ni assaisonnement pour l'accompagner. Vous vous en chargez ? »* Le piège se referme, ils mordent à l'hameçon, les voilà bientôt avec ce qu'il me manque.

INGRÉDIENTS :

- Pak-Choï
- Aliments au gré du hasard

MÉTHODE :

Pour les proportions, c'est au *feeling*. Aidez-vous de Daddy Cool de Boney M. Pour hacher les légumes en rythme, l'ambiance années 1980 est utile.

Imaginez les cuisines des ruelles de Shanghai. Je verse les sauces d'huître et de poisson dans une immense poêle chauffée à blanc. Un épais nuage de fumée s'élève et se heurte aux fenêtres. Buée. Je fais revenir Pak-choï, carottes, ail, persil et choux blancs dans de grands mouvements de bras frénétiques. Autour de moi, cris du marché, lanternes rouges et vertes, épices, visages penchés sur les concoctions des différents mets, je ne suis plus à Montréal. Mes pensées décollent vers l'Asie. Les aliments aussi s'envolent, dans mon enthousiasme plusieurs finissent sur le sol.

Pak-Choï tablette.

PHOTO : VICTOR KLEIN

Après cinq minutes de torture, les nouilles sont tendres. Je les essore et les verse dans le plat afin de les incorporer à mon assortiment de légumes.

Beaucoup de chance et d'imagination font que se cristallise la magie culinaire. Fiers de rivaliser avec les restaurants de Côte-des-Neiges, nous sommes.

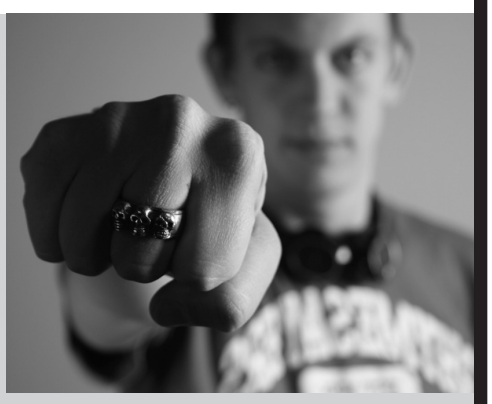
VICTOR KLEIN

double pizza®
514 343•0•343
5002 QUEEN MARY
10% SUR $ 100 ET PLUS
TOUJOURS 2 POUR 1
1453 VAN HORNE
SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS
LIVRAISON GRATUITE

Restaurant MASALA PALACE fine cuisine indienne
LE GOÛT DE L'INDE
A QUELQUES PAS DE L'U de M !
15% de rabais
sur présentation de ce coupon
(mets à emporter seulement - Minimum : 20 $ avant taxes)
4961D, Chemin Queen Mary Métro Snowdon - Livraison gratuite: 514-731-5277

UN PEU DE BON **SON**

Kanye *please run away*



Je ne voudrais pas jouer au puriste à deux sous ni au « nostalgique d'un passé qui n'a jamais existé », mais honnêtement, ce à quoi j'assiste m'effraie : les rappeurs actuels deviennent peu à peu les rockeurs d'hier. Je m'entends : des débiles satisfaits, généralement drogués et souvent ridicules.

Attention, je suis un grand fan de rap – et pas seulement parce que je fais plus d'un mètre quatre-vingt-dix. J'adore cette musique, j'adore les valeurs que le hip-hop véhicule – *peace, unity, love, and having fun* bande d'ignares ! J'aime cette contre-culture qui vient de la rue et qui a réussi à s'imposer dans les zones pavillonnaires. Seulement voilà : Aujourd'hui, rapper ne rime plus à rien.

Le plus bel exemple de cette douce déchéance est Kanye West. De mémoire de catholique, je n'ai pas vu un mec aussi sûr de lui depuis Jésus Christ. À l'époque, le *dude* était capable de transformer de l'eau en vin et ça, c'était vraiment *cool*. Aujourd'hui, l'ayatollah du *hip-pop* est tout juste devenu bon à transformer des étrons en dollars, fort d'un nom désormais *brandé* et surcoté.

Mec, n'est pas J.C. (prononcez Jay Cee, c'est plus hip-hop) qui veut ! N'en déplaise à ton *bling-bling* christique et à tes allusions « cèniques » ; MA musique ne se résume pas à une bande de noirs qui bouffent de la soupe et du pain au sésame autour d'une Marie-Madeleine « phénixisée ». *Runaway*, ton court-métrage censé redonner au vidéoclip ses lettres de noblesse (dans la veine de *Thriller*) est d'une photographie impeccable, et ce n'est pas étonnant quand on connaît ta mégalomanie et ton rapport à l'image. En revanche, sur un point, cette œuvre est à l'exact opposé de ce que tu es : terriblement pauvre.

Pauvre de sens tout d'abord, avec des images qui s'enchaînent de manière anarchique : quelques animaux pour l'écologie, quelques explosions parce que c'est viril et puis un *marching band* parce que ouais, c'est super classe – on est d'accord. Pire encore, l'ensemble est pauvre musicalement. Tu ne fais plus surchauffer ta **MPC**, tu ne t'arraches pas au micro : désolé, mais à mes yeux (et surtout à mes oreilles finalement) tu ne fais plus que de la « paube » (savant mélange de *pop* et de daube*).

Le rap est un cri de révolte. Pourtant, depuis quelque temps j'entends plus souvent de l'***auto-tune*** que des autistes qui beuglent. Malgré tout ça existe encore ! Si, si je vous le jure ! Mon dernier poulain criard s'appelle Soulkast, il rappe presque mieux que le **Suprême NTM** en 1993. C'est un rappeur français qui vient de Lille (j'aime autant préciser que le Nord-Pas-de-Calais n'est pas un haut lieu historique du hip-hop francophone…) et le type a été capable d'inviter Talib Kweli, DJ Premier, IAM, Ghostface Killah et Das EFX sur son premier disque. Son PREMIER disque ! Même pas encore sorti mais déjà dans mon top 2011, c'est non négociable.

Je ne veux pas savoir comment ce Français débutant a financé tous ses invités prestigieux, mais les *hip-hop heads* se rappelleront sûrement la manière dont **Easy-E** a lancé son label (et accessoirement les carrières de Dr Dre ainsi que d'Ice Cube) : grâce à l'argent de la drogue.

Si je devais choisir un « moindre mal musical » c'est clair, je demanderais moins de millionnaires et plus d'affamés, moins de facilité et plus d'envie… En bref : moins de *cokeheads* et plus de *dealers*.

JUSTIN D. FREEMAN

*Ce qui est de piètre qualité.

LEXIQUE HIP-HOP

MPC : Littéralement MIDI Production Center. L'acronyme désigne la gamme d'échantillonneurs/séquenceurs de référence produite par AKAI depuis 1988. Par extension, MPC est devenu un terme générique pour ce type d'outils.

Auto-tune : Procédé qui consiste à modifier directement le signal de la voix pour lui faire atteindre la justesse désirée par diverses distorsions. Ne pas confondre avec le *vocoder* ou la *talk-box* qui permettent eux de renvoyer le signal d'un clavier ou d'une guitare dans la bouche du chanteur qui pourra instantanément moduler son chant autour des notes jouées. Les deux méthodes précitées demandent « du talent, du toucher et de la technique » alors que l'*auto-tune* non.

Suprême NTM : *Crew* de hip-hop français datant du début des années 1980, qui s'appelait au départ 93 NTM pour « Seine-Saint-Denis Nique Ta Mère ». NTM fait toujours salle comble, trop bien connue pour mettre son public en feu.

Easy-E : Rappeur et producteur américain. Il a posé les bases du mouvement *gangsta rap* avec le groupe N.W.A. (Niggaz With Attitude) à la fin des années 1980. Il est mort du sida en 1995, laissant derrière lui neuf enfants nés de sept femmes différentes.

L'ÉTOILE DE **BERGER**

Tyo sur le Plateau

Beauté numéro 10 de l'émission *Le Banquier*, Tyo Kim est mannequin à temps plein depuis l'âge de quinze ans. Sa carrière la mène au-delà les frontières : elle est *hot*. Mais, elle n'est pas (trop) riche. À la question *« Quel est l'indice qu'on a trop d'argent ? »*, la Beauté a répondu : *« Je ne peux pas m'imaginer avoir trop d'argent parce je n'en ai jamais assez, mais quand tu es rendu avec 45 voitures dans ton garage, c'est peut-être signe que tu ne sais plus quoi faire de ton argent. »* Tyo Kim ne possède pas de garage, mais plutôt un superbe condo sur le Plateau.

PHOTO : CHRISTINE BERGER

J'ai rénové mon condo à mon goût.
La pièce que je préfère est celle où je travaille.
C'est là que se trouvent tous mes livres,
tout ce qui se rapporte à ma carrière.
– Tyo Kim

À part être belle dans la vraie vie aussi, Tyo Kim ne souffre pas de déformation professionnelle. Même si elle porte des valises contenant des montants allant jusqu'à 500 000 $ depuis près de quatre ans, elle ne s'enthousiasme pas vraiment avec l'argent ou le luxe. *« Non, je n'ai pas d'assurances corporelles.* […] *L'accessoire* bling bling *dont je ne peux pas me passer ? Je porte toujours les trois bagues de ma mère, sans elles je me sens toute nue* […] *Le lieu le plus luxueux pour moi est le plateau de tournage. J'en ai rêvé, je l'ai rêvé, et je l'ai eu. Je rêve d'être animatrice ; le plateau, c'est mon luxe* […] *Esthétiquement parlant, je préfère le billet de 100 $ au billet de 5 $.* […] *Oui, le billet de 100 $ est brun mais, tu vois, chez moi tout est brun, ça se salit moins vite et le chocolat aussi est brun. »* Chez Tyo Kim, la question de l'argent est mise de côté au profit de celle du karma. *« Mais le karma, c'est* touchy. *C'est délicat comme sujet. »* estime-t-elle.

CHRISTINE BERGER

***Le Banquier* repose essentiellement sur l'objectif du participant de se remplir les poches. Selon Tyo Kim, quelles sont les chances de *Quartier Libre* de participer à l'émission *Le Banquier* ? *« C'est sûr que c'est basé sur la personnalité. Si tu n'as ni personnalité forte, ni charisme, ni conversation pour meubler trois heures d'enregistrement, tu n'as pas beaucoup de chances de participer. » Quartier Libre*, qui se soupçonne d'être un journal *sexy* en plus de posséder un bon karma, pourrait envisager de nouvelles options financières.**

NON

à la hausse des frais de scolarité, non à l'endettement étudiant !

Le **6 décembre** prochain, la FECQ et la FEUQ organisent conjointement une action pour manifester contre la hausse des frais de scolarité à Québec lors du Rendez-vous des partenaires en éducation. Venez vous faire entendre sur cette question qui, malgré ce que semble penser la ministre Beauchamp, ne fait toujours pas consensus !

Des autobus partiront de Montréal, notamment du pavillon 3200 Jean-Brillant.

De plus amples informations suivront sur www.faecum.qc.ca et www.mafacture.ca.

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

FEUQ
Ensemble pour l'éducation !

informez-vous impliquez-vous à votre association étudiante / FAÉCUM www.faecum.qc.ca 3200 Jean-Brillant, local B-1265 514.343.5947 / www.faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*